

Sous couverture

une comédie de
CAMILLE ALVEN



Sous couverture

© 2021, Camille Alven

Tous droits de représentation réservés. Contacter l'auteur.

camille.alven@mail.fr

Camille Alven

Sous couverture

©2021 ADLT Collection

PERSONNAGES

Christine Decraene

L'agent Saporì

Vincent Decraene

Dorothée

Édouard Chapuis

L'inspecteur Roquet

RÔLES OPTIONNELS (sexe indifférent)

Camille, du numéro douze - acte I

Sacha, livreur ou livreuse - acte II

Dominique, de la fourrière - acte II

Ces trois rôles permettent de monter la pièce à neuf.
Les scènes qui les concernent sont encadrées par la
mention [--- Scène optionnelle ---] : elles se
suppriment intégralement, sans retouche, pour une
troupe de six. Avec les trois, la pièce dure environ six
minutes de plus.

Au sous-sol d'un hôtel particulier d'Auteuil, à Paris, un soir d'orage. Une pièce banale arrangée avec goût en petit salon et décorée de pièces de musée. Il y a quatre portes : la première, au fond, devancée de deux ou trois marches, mène sur la rue. Les trois autres mènent respectivement à la cave, à la chambre de la femme de ménage et au rez-de-chaussée. Cette dernière est précédée d'un grand escalier. Il y a un sofa, un fauteuil, une table basse. Et une enseigne lumineuse d'issue de secours sur le mur du fond.

1

Christine entre par la chambre de la femme de ménage, elle est agitée. Femme élégante d'environ trente ans, elle est vêtue d'un peignoir de bain avec une serviette autour de la tête. La pièce est en désordre, visiblement victime d'un affrontement. Il y a une grosse couverture enroulée autour de quelque chose, par terre. Christine tente de ranger toute la pièce en vitesse.

Christine. Oh ! là ! là !... Mon Dieu... Mon Dieu !

Elle tire la chose enroulée dans la couverture pour la cacher dans la chambre. On entend un coup de tonnerre. Elle sort son portable, le lève à bout de bras en cherchant du réseau,

renonce, s'assied sur le sofa et compose un numéro sur le téléphone fixe.

Christine. Allô ? Le commissariat ?... Bonsoir inspecteur. Excusez-moi de vous déranger à cette heure-ci, mais il vient de se passer quelque chose d'affreux... Oui... madame Decraene à l'appareil, Christine Decraene... Il faut que vous veniez... 10 rue Poussin, à Auteuil... Vous verrez, il y a deux portes l'une au-dessus de l'autre, vous prendrez celle du bas, pas celle du haut, elle donne directement au sous-sol... Oui, je vous attends, merci beaucoup. *(Elle raccroche et sort un mouchoir pour sangloter.)* Quelle soirée !

Elle ramasse un revolver et le cache dans le tiroir d'un petit meuble, puis elle monte au rez-de-chaussée par l'escalier. On entend du bruit venant du sas de la porte qui donne sur la rue.

Vincent (Off.) Je vous en prie. Après vous.

L'agent (Off.) Non, après vous.

Vincent (Off.) J'insiste.

L'agent (Off.) Bon.

L'agent de police entre. La quarantaine. Il est suivi par Vincent, un homme d'une trentaine d'années, bien habillé, qui secoue son parapluie.

L'agent. Je suis navré de vous importuner à cette heure.

Vincent. Ce n'est rien.

L'agent. Mais les ordres, c'est les ordres.

Vincent. Bien sûr.

L'agent. Vous savez ce que c'est.

Vincent. Oui oui. (*Cherchant dans un petit meuble.*)
Ça ne m'était encore jamais arrivé, remarquez, mais voilà : notre employée de maison a lavé la voiture cet après-midi. De sa propre initiative. Elle a sorti les papiers, elle a sorti les tapis, elle a sorti la roue de secours, elle a tout étalé sur le trottoir comme un vide-grenier. Et elle a tout remis sauf les papiers, évidemment.

L'agent. Ne croyez pas que nous ne vous faisons pas confiance.

Vincent. Je n'y songeais pas.

L'agent. C'est qu'en ce moment, nous avons des petits problèmes de véhicules.

Vincent (*Poliment.*) Ah bon ?

L'agent. On nous les vole.

Vincent. Quoi donc ?

L'agent. Nos voitures.

Vincent. Non ?

L'agent. Toutes. Depuis quinze jours. Les voitures de police.

Vincent (*Il cherche toujours.*) La ville est truffée de voyous.

L'agent (*Observant la pièce.*) Dites-moi... Vous vous êtes disputé avec madame ?

Vincent. Pardon ? (*Il regarde à son tour la pièce et se fige.*) Oh non. Non non. C'est Dorothée qui n'a pas fini son ménage.

L'agent. Votre femme Dorothée ?

Vincent. Non. Notre femme de ménage. Mais elle ne le sera plus longtemps si elle laisse un désordre pareil.

L'agent (*Il renifle.*) Vous ne sentez pas une drôle d'odeur ?

Vincent (*Il sent à son tour et cache son inquiétude.*) Ah si. Effectivement.

L'agent. Ça sent quoi, au juste ?

Vincent. Le chat.

L'agent. Vous avez un chat ?

Vincent. J'ai un chat. Qui oublie régulièrement qu'il a une litière au débarras. Vous savez comment sont les bêtes.

L'agent. Non, comment ?

Vincent (*Surpris.*) Elles sont comme leur nom. On ne leur a pas appris à être propres.

L'agent. Moi, j'ai horreur des animaux.

Vincent (*À lui-même.*) Ça ne m'étonne guère.

L'agent. Ça saccage tout dans une maison. Les plantes. Les bibelots.

Vincent (*De plus en plus intrigué par l'état de la pièce.*) Monsieur l'agent, je ne retrouve pas mes papiers. Il

n'y a que Dorothee qui sache où elle les a rangés, et elle est à son cours du soir.

L'agent. Ah ! Et quel cours ?

Vincent. Je ne sais plus.

L'agent. Parce que moi aussi, figurez-vous.

Vincent (*Ironique.*) Ah, c'est bien, ça.

L'agent. Le mercredi soir. Au bout de la rue Boileau, vous voyez ?

Vincent. Non.

L'agent. Vous voyez la boulangerie ?

Vincent. Écoutez...

L'agent. Juste après la boulangerie.

Vincent. Monsieur l'agent, il est tard, et je ne voudrais pas vous paraître impoli... Je vous apporterai mes papiers demain au commissariat. Ce sera aussi simple.

L'agent (*Il regarde sa montre.*) De toute façon, mon service se termine. Et je ne suis pas un fanatique des heures supp.

Vincent (*Railleur.*) Vous avez bien raison. Et ne vous en faites pas : je serai prudent.

L'agent. Il vaut mieux. C'est comme ça qu'arrivent les accidents. Les carrefours sont dangereux.

Vincent. Je sais. Mais sans vouloir paraître têtue, je vous affirme que le feu était vert.

L'agent. Il était rouge.

Vincent. Vert.

L'agent. Rouge.

Vincent. Vert !

L'agent. Mon collègue et moi sommes formels. *(Il explique avec des gestes.)* Nous étions arrêtés au feu, dans la direction de l'église. Il me récapitulait les contraventions de la journée dans l'ordre alphabétique. Moi, j'avais les yeux sur le carrefour : jamais sur le collègue, toujours sur le carrefour. Et là, vous avez traversé devant nous, comme ça. *(Il fait le geste de quelqu'un qui traverse la route perpendiculaire à la sienne.)* Rouge.

Vincent. Justement. De là, il me semble que vous ne pouviez pas voir mon feu.

L'agent. Inutile de discuter. Les feux fonctionnent ensemble, monsieur. La logique des carrefours, c'est une matière à part entière. Trois semaines à l'école, avec un examen. Il y a le carrefour simple, le carrefour en T, et le carrefour à cinq branches, traité en option parce que très peu d'agents arrivent au bout. Moi, je suis arrivé au bout. Alors quand je vous dis que votre feu était rouge, ce n'est pas une opinion : c'est de la logique.

Vincent *(Pour stopper la conversation.)* Je vous apporterai mes papiers demain.

L'agent. D'accord. Ce soir, ce n'était qu'un avertissement.

Vincent. Merci.

L'agent. Mais il ne faut pas que cela se reproduise.

Vincent. C'est promis. Allez, je vous raccompagne, monsieur Saporì.

Ils sortent par la porte de la rue. Christine descend rapidement l'escalier.

Christine (*Accablée.*) Oh ! là ! là ! La catastrophe...

Vincent revient.

Vincent. Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Christine. Vincent...

Vincent. Et cette odeur ?

Christine (*tombant dans ses bras.*) Oh Vincent !

Vincent. On n'est plus fâchés ?

Christine. Oh, mon Dieu... T'es là.

Vincent (*La réconfortant.*) Oui, je suis là. Tout va bien. (*Ramassant les morceaux d'un horrible vase.*) Sapristi ! Mon vase !

Christine. Vincent, c'est affreux.

Vincent. Mon splendide vase congolais !

Christine. Écoute-moi deux minutes.

Vincent. Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Ils s'assoient sur le sofa.

Christine. Quand tu es parti tout à l'heure, je me suis plongée dans un bain pour me calmer.

Vincent (*Il ramasse un autre horrible bibelot cassé.*)
Nom d'une pipe ! La statuette !

Christine. Tu m'écoutes ? En sortant du bain, j'ai entendu du bruit ici, au sous-sol. Un craquement. Un deuxième. Et plus rien, ce qui est pire encore. Comme je savais que tout le monde était sorti, je me suis dit : soit c'est le chat, soit ce n'est pas le chat. Alors j'ai pris ton revolver dans la table de nuit et je suis descendue sur la pointe des pieds. Enfin, j'ai d'abord passé un peignoir.

Vincent (*Se lamentant sur sa statuette.*) C'était la plus belle pièce de ma collection...

Christine. J'ai essayé de t'appeler, tu sais.

Vincent. Je n'ai rien reçu.

Christine. Évidemment. Il n'y a pas de réseau au sous-sol. Il n'y en a jamais eu.

Vincent. Ça, je sais.

Christine. Et là, ç'a été affreux. Il faisait noir. La lumière de la chambre de Dorothée était allumée, si bien que j'ai vu une silhouette se découper à contre-jour. Il s'est jeté sur moi. On s'est battus. Et dans le feu de l'action... le coup est parti.

Vincent continue d'observer sa statuette en silence, puis se fige.

Vincent (*D'une voix plate.*) Comment ?

Christine (*En pleurant.*) Je l'ai tué.

Vincent. Quoi ?

Christine. Je l'ai tué.

Vincent. Qui ?

Christine. Lui !

Vincent. Où ?

Christine. Là !

Vincent (*Paniqué.*) Avec quoi ?

Christine. Avec ton revolver.

Vincent. Du calme. Du calme, Christine. Ne paniquons pas. (*Il regarde partout.*) Où l'as-tu mis ?

Christine. Là, dans le petit tiroir.

Vincent (*Il sort le revolver du tiroir et regarde s'il n'y a rien d'autre.*) Et le corps ?

Christine. Roulé dans une grosse couverture.

Vincent. Où ?

Christine. Dans la chambre de Dorothée.

Vincent. Du calme, ma chérie.

Christine. Mais c'est catastrophique !

Vincent. Du calme !

Christine. Mais je suis très calme !

Vincent. Oh ! là ! là ! la tuile... Bon. Est-ce que tu as pu l'identifier ?

Christine. Non. J'ai regardé son visage, mais... Il faisait noir, j'avais du savon dans les yeux, et il était en train de mourir. Il m'a vaguement fait penser à ce type, dans le film, celui qui tue les honnêtes gens avec son instrument de bûcheron, et qui met un masque pour ne pas être reconnu, alors qu'on le reconnaît très bien, puisque c'est le seul du film à porter un masque. Mais à part ça...

Vincent. Un voleur, sans aucun doute. Et donc il était masqué ?

Christine. Non. Je te dis que j'ai vu sa tête.

Vincent. Et tu ne le connaissais pas ?

Christine. Non.

Vincent. Sûre ?

Christine. Certaine. Je ne l'ai pas fait exprès, tu sais. Mais il me serrait la gorge, et...

Vincent. Comme si je n'avais pas assez de soucis comme ça.

Christine. Je suis une criminelle.

Vincent. Mais non.

Christine. Si.

Vincent. C'est de ma faute. Je n'aurais pas dû te laisser seule ce soir.

Christine. Tu avais des raisons de te fâcher. (*Se sentant coupable.*) Après ce que je t'ai fait...

Vincent. Oui, c'est vrai.

Christine. Pardon.

Vincent. N'en parlons plus. Je te pardonne.

Christine. Tu es tellement gentil.

Vincent. Oui, je sais. Je suis gentil. (*Il s'énerve.*) Alors calme-toi ! (*Il se calme un peu.*) Ça n'avance à rien.

Christine (*Se calmant.*) C'est affreux.

Vincent. Tu connais que ce mot-là. Arrête de dramatiser, Christine. Ça aurait pu être mille fois pire : il n'y a qu'une statuette de cassée.

Christine. Et t'as le courage de plaisanter.

Vincent. C'est pour dédramatiser, Christine ! (*Il se dirige vers la chambre.*) Tu l'as mis là ?

Il va dans la chambre.

Christine (*Tout bas.*) C'est affreux.

On entend un coup de tonnerre.

Vincent (*Off.*) C'est le long truc dans la couverture ? Ah oui, très encombrant. Bien ficelé, mais très encombrant. Et la femme de ménage qui ne va pas tarder.

Christine. Elle finit son cours à huit heures. Il n'est pas question qu'elle voie ce désastre.

Vincent (*Off.*) Il devait être assez vigoureux. Il a perdu un bon litre de sang.

Christine. Oh, je t'en prie !

Vincent (*Off.*) La couverture est fichue. (*Silence.*) Mais qu'est-ce que c'est que ça ? C'est mon tapis indien ! (*Arrivant sur le seuil, atterré.*) Celui que j'ai emprunté au musée. Merci. Je vois l'estime que tu portes à mon travail.

Christine. Je te le nettoierai, ton tapis.

Vincent (*Il retourne dans la chambre.*) Il faut s'en débarrasser avant le retour de Dorothée. Mais je ne vois pas comment.

Christine. Arrête. Il n'y a qu'à attendre l'inspecteur.

Un temps. Vincent apparaît dans l'encadrement de la porte, une chaussure du mort à la main.

Vincent. Quel inspecteur ?

Christine. Celui du quartier.

Vincent. Tu l'as appelé ?

Christine. Oui.

Vincent. Le commissariat ?

Christine. Le commissariat.

Vincent *(Il pose la chaussure sur la table basse, très calme.)*
Tu me fais marcher ?

Christine. Non.

Vincent. Si...

Christine. Non.

Vincent *(Il hurle.)* Christine !

Christine. Mais où est le problème ? J'ai tué un voleur. Accidentellement. En état de légitime défense.

Vincent. Et tu crois qu'ils vont gober ça ?

Christine. Tu ne me crois pas ?

Vincent. Mais si.

Christine. Tu ne me crois pas !

Vincent. Mais si, mon amour, je te crois. *(Il reprend la chaussure, va la reposer dans la chambre et parle de*

l'intérieur.) Seulement voilà : personne n'a rien vu. Et un policier, ça ne croit personne, ça constate. Et ce soir, ici, ce qu'il va constater, c'est un mort dans la chambre et un revolver dans le tiroir... et sur la cheminée...

Il s'arrête net en revenant devant sa vitrine.

Christine. Sur la cheminée ?

Vincent. Trente-huit pièces du musée Chaptal.

Christine. Trente-huit ?

Vincent. Ça faisait trente neuf avec la statuette.

Christine. Mais tu m'avais dit que tu avais tout rendu.

Vincent. Ben je t'avais menti. Remarque, mon métier éloigne les soupçons. Tu penses, personne n'aurait l'idée d'aller accuser le conservateur du musée. Non, crois-moi : ce n'est pas la peine d'inviter un inspecteur ici. Je n'ai aucune envie de t'apporter des oranges pendant quinze ans. Surtout que t'aimes pas ça.

Christine. Alors qu'est-ce qu'on fait ?

Vincent. On le sort d'ici.

Christine. Pardon ?

Vincent. On le sort d'ici. *(Grave.)* Il va falloir faire disparaître le cadavre.

Christine. Mais ça va pas !

Vincent. Je sais comment ça se passe. Tu risques d'en prendre pour quelques années.

Christine. Mais je me défendais.

Vincent. Oui, mais tu l'as tué.

Christine. Accidentellement.

Vincent. Oui, mais avec mon revolver.

Christine. T'as raison, c'est affreux. (*Avec dégoût.*)
Comment tu veux faire ?

Vincent. La Seine.

Christine. C'est immonde.

Vincent. T'as mieux ?

Christine. Non.

Vincent. Donc...

Christine. Mais tu veux le faire toi-même ? C'est très dangereux.

Vincent. On ne va pas demander à l'inspecteur de le faire à notre place, ça pourrait lui mettre la puce à l'oreille. (*Ironique.*) À moins qu'on ne cherche sur internet. Il doit bien y avoir une application pour ça. Il y en a une pour tout.

Christine. On n'est pas des meurtriers.

Vincent. Non. Seulement tu as tué un homme.

Christine. Merci de me le rappeler.

Vincent. Tu connais un magicien, toi, spécialisé dans la disparition des cadavres ?

Christine. Eh bien...

[--- Scène optionnelle 1 - Camille ---]

On frappe à la porte de la rue.

Vincent. On attend des gens ?

Christine. N'ouvre pas. On éteint, on ne bouge plus, et ils s'en vont.

Vincent. Si je n'ouvre pas, ils insistent. Et quand on insiste, on regarde par la fenêtre.

Vincent ouvre. Camille entre, trempée, en pantoufles, un téléphone à la main.

Camille. Bonsoir. Camille. Du douze, en face, la maison aux volets verts. On ne se connaît pas...

Vincent. Non.

Camille. Ça fait onze ans que je vous vois sortir la voiture le matin.

Vincent. Le temps passe...

Camille. Je viens parce que j'ai entendu une détonation. Vers huit heures. Un bruit sec, très court, qui venait de chez vous. Je sortais le verre. J'ai levé la tête et j'ai regardé votre façade pendant deux bonnes minutes, sous la pluie, avec mes bouteilles.

Christine. C'était la télé.

Camille. La télé, à huit heures du soir, un samedi ?

Christine. Ben quoi, les infos c'est sympa. Nous nous couchons tôt. Nous sommes des personnes très réglées.

Vincent. C'était un documentaire.

Camille. Sur quoi ?

Vincent. La chasse. La chasse du côté de Saint-Pourçain-sur-Sioule dans l'Allier. Il y avait beaucoup de coups de feu, ils sont chauds là-bas.

Camille. Ah. (*Montrant son téléphone.*) Parce que ma sonnette filme la rue, vous savez. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, en couleur, avec le son. J'ai tout depuis février : les livreurs, les chats, les gens qui ne ramassent pas derrière leur chien, la dame du seize qui déplace les poubelles des autres pour garer sa voiture. Tout est enregistré. Je ne dis rien à personne, mais tout est enregistré.

Christine (*Blanche.*) Et... vous avez regardé ?

Camille. Je regarde tous les soirs, c'est mieux que la télé. (*Un temps.*) Et ce soir... il n'y avait rien.

Vincent (*Il respire.*) Ah ! Rien du tout ?

Camille. Que la pluie. Et un policier qui repartait en secouant son parapluie.

Vincent. Voilà. C'était l'essentiel de notre soirée.

Camille. Cela dit, je préfère vous prévenir : par acquit de conscience, j'ai appelé le commissariat.

Christine. Vous avez appelé la police.

Camille. Par acquit de conscience.

Vincent. C'est très aimable à vous d'être venu nous le dire.

Camille. On ne sait jamais. Un bruit, une lumière, un voisin qui ne répond pas.

Christine. C'est vrai. On ne sait jamais.

Camille. Ah, et pendant que j'y suis : vous savez qu'on vous a fait un tag sur la façade ? Une croix blanche, à gauche de la porte. Des jeunes, sûrement. Moi, à votre place, je le laisserais : ça se voit moins qu'une reprise de peinture. Allez, bonne soirée. Et baissez le son.

Camille sort.

Vincent (*Un temps.*) Il filme tout ?!

Christine. Il a appelé la police ?

Vincent. Et on a un tag sur la maison ?

Christine. C'est une très bonne soirée !

[--- Fin de la scène optionnelle 1 ---]

On frappe à la porte de la rue.

Vincent. On re-frappe.

Christine. J'ai entendu.

Vincent. Pourquoi refrappe-t-on ? C'est sûrement pas Dorothee, elle a sa clef.

Christine. C'est déjà la police ?

Vincent. Déjà ?

Christine. Non. Ils ne sont pas aussi rapides.

Vincent. Peut-être que si. Je vais essayer de m'en débarrasser. (*Il ouvre la porte et s'engage dans le sas d'entrée.*) Remets un peu d'ordre, chérie.

Il disparaît pour aller ouvrir.

Christine. Oh ! là ! là ! Quel bazar...

Elle range et part dans la chambre. Vincent revient.

Vincent (*Il appelle.*) Christine ! Christine !

Christine arrive de la chambre.

Christine. Oui ?

Vincent. Il faut que tu montes. Je te les ai envoyés.

Christine. Qu'est-ce que tu as encore inventé ?

Vincent. C'était pas la police.

Christine. C'était Dorothée ?

Vincent. Non.

Christine. Alors qui ?

Vincent. Les témoins de... je ne sais plus quoi. Comme tout le monde, ils ont frappé à la porte du bas. Je leur ai dit que pour voir madame Decraene, il fallait frapper à l'autre porte, juste au-dessus. C'est pénible, cette histoire de portes. Vas-y, ils sont trempés.

Christine. Je ne suis même pas habillée.

Vincent. T'en fais pas. Eux non plus. Je suis méchant, mais tu verrais leurs guenilles.

Christine. Ce n'est pas une raison.

Vincent. Merci pour la solidarité... Bon, ça ne va pas traîner. Je vais les virer en moins de deux.

Il monte au rez-de-chaussée. Christine finit de ranger la pièce, puis elle prend le téléphone et compose un numéro.

Christine. Allô, Édouard ?... C'est ta sœur Christine... Ça fait longtemps, dis-moi... On ne s'est

pas vus depuis au moins... au moins... longtemps... Tu habites toujours Levallois ?... Pourquoi je t'appelle ?... Euh... pour te souhaiter un bon anniversaire... Comment ?... En retard de six mois ?... Ah non, mais moi je te souhaite le prochain... *(Elle s'assied sur le bras du sofa et change de ton.)* Bon, à part ça, qu'est-ce que je voulais dire ? Ah, oui ! Ça te dirait de passer ce soir ?... Oui, je t'invite... Non, c'est vrai, mais j'ai pensé que ce serait une bonne occasion... Mais non, t'inquiète, il a oublié... J'aurais un petit service à te demander... Rien de grave, mais c'est plutôt ton domaine... Toujours la même adresse... Tu n'auras qu'à passer par en bas... Merci, à tout de suite. *(Elle va appeler en bas de l'escalier.)* Vincent ! Vincent !

Il descend du rez-de-chaussée.

Vincent. J'abandonne.

Christine. Déjà ?

Vincent. Des vrais pots de colle. Vas-y, monte, je leur ai dit que je leur envoyais ma femme.

Christine. Merci, c'est sympathique.

Vincent. Dépêche-toi.

Christine. Écoute Vincent, je viens juste de...

Vincent. Allez ! *(Elle monte au rez-de-chaussée.)* Moi, j'ai déjà assez d'occupations à côté.

Il va dans la chambre. La femme de ménage arrive par la porte de la rue. Dorothee a environ trente-cinq ans, elle est assez démodée, elle a du caractère face aux hommes, mais c'est une femme sensible. Elle enlève son manteau, secoue son

parapluie et va dans la cave pendant que Vincent arrive en tirant la grosse couverture. Dorothée revient avec un verre et une bouteille d'alcool sans étiquette. Quand Vincent la voit, il se plante bien devant la couverture pour la cacher.

Vincent (*Cachant son affolement.*) Ah. C'est vous.

Dorothée. Bonsoir, monsieur Decraene.

Vincent (*En voyant ce que Dorothée a dans les mains.*)
Eh bien, vous vous embêtez pas.

Dorothée. Oh, pardon, monsieur ! Je suis confuse. Tenez, prenez-le, c'est pour vous.

Elle lui donne le verre.

Vincent. Où avez-vous pris cette bouteille ?

Dorothée. À côté des conserves de poisson.

Vincent. Mais c'est du désherbant ! (*Il lui prend la bouteille des mains.*) Regardez. Pas d'étiquette. J'ai rangé la cave et j'ai réutilisé les bouteilles vides.

Dorothée. Oui, bien sûr, monsieur. Mais...

Vincent. Mais ?

Dorothée. J'en ai déjà bu ce matin.

Vincent (*La regardant d'un air louche.*) Vous avez les intestins en inox ! Remettez ça dans la cave, j'en aurai plus pour le jardin.

Elle s'exécute et Vincent va remettre la couverture dans la chambre. Dorothée revient et Vincent sort juste à temps pour l'empêcher d'entrer dans la chambre.

Vincent. À part ça, comment allez-vous ? (*Il l'assoit sur le sofa.*) Ça va bien depuis cet après-midi ?

Dorothée. Assez bien, merci monsieur Decraene.

Vincent. Appelez-moi Vincent.

Dorothée. Monsieur...

Vincent. Alors, ce cours ? Intéressant ?

Dorothée (*Surprise de l'attention qu'il lui porte.*) Oh oui, fantastique, monsieur Decraene. Nous entrons dans l'apprentissage pratique du sujet : le secourisme. Respiration aléatoire, bouche à oreille, massage carotidien, position latérale de précarité — on l'appelle comme ça, et sur le tapis, c'est vrai que c'est un peu précaire — et la semaine prochaine, nous attaquons l'électro. Le professeur a dit de venir avec des vêtements qu'on ne regrette pas, et de prévenir un proche.

Vincent (*Il n'écoute pas.*) Oui oui, passionnant. Au fait, j'y pense. Ce ne serait pas votre soir de congé, aujourd'hui ?

Dorothée. Mais non, monsieur Decraene. C'était hier.

Vincent. Ah ?

Dorothée. Le jeudi...

Vincent. Soyez heureuse. Je vous augmente ! Deux soirs de congé par semaine au lieu d'un.

Dorothée. Je ne peux pas accepter.

Vincent. Ne discutez pas.

Dorothée. C'est trop gentil, monsieur, mais ce soir je suis lasse. Et il faut encore que je me lave les

cheveux. Je prendrai trois soirs la semaine prochaine...

Elle se dirige vers sa chambre.

Vincent (*La stoppant.*) Non. Je vous en prie, n'y allez pas.

Dorothée. Mais...

Vincent. J'ai quelque chose d'important à vous dire.

Il l'assoit avec lui sur le sofa.

Dorothée. Monsieur...

Vincent (*Faussement attiré.*) Il y a longtemps que je voulais vous avouer ça... et ce soir, le moment est venu. Je ne sais pas comment vous le dire, mais... (*Il se rapproche d'elle.*) Bon, inutile de tourner autour du pot... J'adore votre recette du bœuf à la ficelle !

Dorothée. Oh. Vous me gênez affreusement.

Vincent (*Il se rapproche encore.*) Et j'aimerais vous demander...

On entend un coup de tonnerre et toutes les lumières s'éteignent, sauf l'enseigne de l'issue de secours sur le mur du fond.

Dorothée. Rallumez, s'il vous plaît !

Vincent. Ce n'est pas moi.

Dorothée. Rallumez, j'ai affreusement peur dans le noir ! Monsieur Decraene, si vous souhaitez un service de ma part, comptez sur mes capacités, et non sur mes lèvres !

Vincent. Mais je n'y suis pour rien ! C'est une coupure de courant. À cause de l'orage.

Il se lève du sofa.

Dorothée (*Effrayée.*) Oh, mon Dieu...

Vincent. Ne vous inquiétez pas.

Dorothée. J'ai peur, monsieur. Dans le noir, j'imagine toujours des choses qui me font peur.

Vincent. Je vais chercher des bougies.

Dorothée. Mon portable est en charge dans la cuisine. Mais j'ai une lampe de poche.

Vincent. Eh ben qu'est-ce que vous attendez ?
Donnez-la-moi !

Dorothée. Elle est dans ma chambre. J'y vais.

Elle se dirige vers sa chambre.

Vincent (*Il l'arrête.*) Non ! Laissez, j'y vais.

Dorothée. Mais vous ne savez pas où elle est.
Vous n'allez jamais la trouver dans le noir.

Vincent. Oh ! là ! là ! J'ai des yeux de chat.

Il va dans la chambre.

Dorothée (*Elle retourne sur le sofa.*) Dans le petit tiroir de ma table de chevet.

Vincent (*Off, se parlant à lui-même.*) Alors, là il y a le lit... très bien... là c'est une armoire... d'accord... (*On l'entend se cogner contre quelque chose.*) Ah, sapristi ! Je ne l'avais pas vu ! Ouh ! là ! là ! (*Cris de douleur.*)

Dorothée. Faites attention, monsieur. Il y a une petite table basse à côté du lit.

Vincent (*Off.*) Oui, il m'a semblé.

Dorothée. Vous trouvez ?

Vincent (*Off.*) Ça y est ! (*Il revient avec la petite lampe électrique.*) La voilà ! (*La lumière revient. Il s'adresse au ciel.*) Merci pour la plaisanterie ! (*À Dorothée.*) Il est joueur, hein.

Dorothée (*Se calmant.*) J'ai horreur du noir.

Vincent (*Il pose la lampe sur la petite table.*) Avec cet orage, on la laisse là. (*Il s'assoit.*) Alors, qu'est-ce que nous faisons ?

Dorothée. Je ne m'en souviens plus, monsieur. Mais je crois qu'il serait bon d'aller nous coucher.

Vincent (*Très surpris.*) Hein ?!

Dorothée. Madame Decraene doit vous attendre là-haut. Et moi, je suis éreintée.

Elle se lève pour aller dans sa chambre.

Vincent (*Il la retient.*) Non, attendez. N'allez pas par là. Vous êtes fatiguée, j'irai droit au but. Vous qui adorez mes petits objets... rendez-moi un minuscule service. Ce soir, en quittant le musée, j'ai oublié de brancher la sécurité. Si vous pouviez y faire un saut... J'attends quelqu'un, je ne peux pas m'absenter.

Dorothée (*Timidement.*) Mais monsieur, vous venez de me donner mon soir de congé.

Vincent. Ah oui, c'est vrai...

Dorothée. Ben oui.

Vincent. Je vous en donne deux de plus demain. S'il vous plaît. C'est très important pour moi. Tenez, je vous donne la clef. *(Il va chercher une clef sur le petit meuble.)* Vous savez où c'est ? Vous descendez la rue jusqu'à l'avenue Mozart, vous prenez à droite, vous faites demi-tour, et vous filez jusqu'au parc Montsouris, c'est le musée Chaptal. Et surtout, ne mettez pas le GPS : il vous fait passer par le périphérique. Là, vous entrez par la porte de secours à l'arrière, et sur la droite, vous enclenchez l'alarme. C'est le gros bouton bleu acajou. Le code, c'est quatre zéros.

Dorothée. Je ne sais pas si...

Vincent. Ce serait terrible s'il se passait quelque chose au musée.

Dorothée. D'accord. C'est uniquement parce que je ne veux pas que monsieur perde son travail.

Elle va reprendre son manteau.

Vincent. Merci ! Merci beaucoup ! Dorothée, vous êtes la perle des employées de maison. Allez-y, dépêchez-vous.

Il l'accompagne par la porte de la rue. Christine descend.

Christine. Vincent ! Vincent !

Il revient.

Vincent. Une de moins.

Christine. Où étais-tu passé ?

Vincent. Je viens de renvoyer Dorothée.

Christine. Renvoyée ? Mais pourquoi ? Elle a toujours été parfaite.

Vincent. Non : je l'ai fait repartir. Je lui ai confié une mission au musée. Rebrancher l'alarme. Je lui ai donné ma clef, elle a pris son vélo, et nous voilà tranquilles.

Christine. Tu n'as pas peur qu'elle fasse une bêtise ?

Vincent. Aucun risque. Et puis comme je lui ai donné la clef de la cave... Non mais elle est épatante, cette femme de ménage.

Christine. On ne dit plus « femme de ménage », Vincent.

Vincent. Elle est épatante, cette collaboratrice de maison.

Christine. Nous, pendant ce temps-là, on n'avance pas. Et merci de m'avoir refilé les témoins. La vieille était sourde et muette. Le vieux, à moitié obsédé : il m'a sauté dessus pendant la panne.

Vincent. Quel temps de chien. La météo n'avait pas prévu ça sur Paris.

Christine part dans la chambre.

Christine. Bon. Comment il va, l'autre ?

Vincent. Ben il ne va pas top. Il faudrait que tu essaies de mieux le dissimuler. Sur le lit, on a déjà fait mieux comme cachette.

On entend du bruit à la porte de la rue.

Dorothée (*Off, se lamentant.*) Oh, c'est pas vrai !

Elle entre.

Vincent. Sapristi, qu'est-ce que vous faites là ?

Dorothée (*Gaiement.*) Ce que je suis bête. J'ai oublié les clefs de la voiture.

Elle va vers la chambre.

Vincent (*Il l'arrête.*) Attendez. Comment êtes-vous allée à votre cours, tout à l'heure ?

Dorothée. À bicyclette. C'est au coin de la rue. J'y vais toujours à bicyclette, c'est beaucoup plus économique.

Vincent. Eh bien où est le problème ? Votre vélo ne démarre pas avec une clef.

Dorothée. Le musée est à cinq kilomètres et il pleut. Je prends les clefs, là, dans ma chambre.

Christine revient de la chambre.

Christine. Ah, bonsoir Dorothée. Mais vous n'êtes pas au musée ?

Dorothée. Non, mais...

Vincent. Elle veut y aller en voiture.

Christine. Mais non. Vous feriez mieux d'y aller à vélo, c'est plus sympa. (*À part, à Vincent.*) Je l'ai caché "dans" le lit.

Vincent (*Interloqué.*) Quoi ?!

Christine (*Qui enchaîne.*) Bon, allez, on se voit plus tard, Dorothée.

Elle monte au rez-de-chaussée.

Vincent (*Il essaie de la rattraper.*) Qu'est-ce que tu as dit, ma chérie ? (*Dorothée entre dans sa chambre, mais Vincent vient l'en ressortir.*) Non non, n'entrez pas !

Dorothée. Mais il y a quelqu'un dans mon...

Vincent (*Ramenant Dorothée.*) N'entrez pas, je vous dis !! Vous allez le réveiller !

Dorothée (*Elle ne comprend pas.*) Mais monsieur...

Vincent. Chut. Il dort.

Dorothée. Qui ça ?

Vincent. Ah oui. Qui ça ? Eh bien c'est... c'est... mon patron !

Dorothée. Votre patron ?

Vincent. Le directeur du musée.

Dorothée. Quoi ? Sydney ?

Vincent. Comment ? Ah oui, il s'appelle comme ça. (*Il réagit.*) Mais vous connaissez mon patron ?

Dorothée. Non...

Vincent. Ah bon.

Dorothée. Enfin, j'en ai entendu parler. Par madame votre femme. Mais pourquoi est-il dans mon lit ?

Vincent. Dorothée, c'est une très très longue histoire. (*Dorothée s'assied sur le sofa pour écouter*

l'histoire.) Vous voulez savoir ? Bon... Sydney a divorcé, il ne savait pas où dormir, nous l'hébergeons. Voilà toute l'histoire.

Dorothée. Oh, le malheureux ! Il doit être abattu. Je comprends son désarroi. La rupture, c'est toujours un moment douloureux.

Vincent. En effet.

On entend la sonnerie de la porte d'entrée, au rez-de-chaussée.

Dorothée. J'avais deux petits yorkshires, il y a quelques années. Laurel et Hardy. Ils ne pouvaient pas se passer l'un de l'autre, ils jouaient tout le temps ensemble, qu'est-ce qu'ils rigolaient... Je les ai donnés à ma cousine, je ne pouvais plus les garder. Et un jour, le gros chien du voisin a... a dévoré Laurel. Alors Hardy a fait une dépression. Il ne mange plus rien depuis ce jour-là. Il reste couché dans son panier, sans bouger. C'est triste.

Vincent. Ne vous inquiétez pas pour Sydney. Il n'est pas du genre à se laisser aller.

Dorothée. Il faut faire attention.

Vincent. Justement. Le sommeil, c'est ce qu'il y a de meilleur pour un homme qui divorce : tant qu'il dort, il n'est au courant de rien. Et vous, filez au musée, cette alarme débranchée est dangereuse. Sydney a déjà perdu sa femme aujourd'hui, alors s'il se fait cambrioler en plus. Vous voulez ça sur la conscience ?

Dorothée. Non, mais mes clefs...

Vincent. Vous n'allez pas déranger ce pitoyable Sydney. Et avec la circulation, le vélo est préférable. *(Il la pousse vers la porte.)* Tenez, votre parapluie.

Elle sort. Christine arrive du rez-de-chaussée.

Christine. Oh, mon Dieu, quelle soirée !

Vincent. J'ai réussi à me redébarrasser de Dorothée.

Christine. Et moi des témoins. Ils sont revenus une deuxième fois.

Vincent. Non ?

Christine. La galère. La vieille n'entendait rien et ne décrochait pas un mot. Je lui ai proposé du thé trois fois, elle m'a répondu « amen » pendant que l'autre m'expliquait la fin du monde en me tenant le poignet. Puis le coude. À la fin de son histoire, il était à l'épaule.

Vincent. T'aurais pas pu trouver une autre place pour le cadavre. Dorothée l'a vu.

Christine. Oh, mon Dieu, c'est pas vrai !

Vincent. J'ai dû inventer une histoire ahurissante. Qu'elle a crue sans problème. Et non sans émotion, même... Bon, on ne va pas le laisser là !

Il va dans la chambre.

Christine. Vincent, tu ne m'as pas laissé le temps de te dire...

Vincent *(Off.)* Oui ?

Christine. J'ai appelé mon frère.

Vincent (*Arrivant en trombe.*) Quoi ?

Christine. J'ai téléphoné à mon frère.

Vincent. Édouard ?!

Christine. Édouard.

Vincent (*Incrédule.*) C'est une plaisanterie ?

Christine. Il pourra facilement faire disparaître le corps.

Vincent. Pourquoi ? C'est pas Sylvain Mirouf !
C'est un bon à rien, un voyou, un escroc !

Christine. Je lui ai demandé de venir avec toute sa bande.

Vincent. Quoi ?!

Christine. Non, là, par contre, je plaisante. Je te rassure : il vient seul.

Vincent. Même seul, je ne peux pas l'encadrer, ton frère. Désolé d'être franc. Mais après ce qu'il m'a fait...

Christine. Ne sois pas rancunier.

Vincent. Rancunier ? Écoute, Christine, cette crapule a essayé à trois reprises de cambrioler le musée où je travaille. Et en plus, il a réussi les trois fois. Tu ne crois tout de même pas que je vais passer l'éponge. C'est le pire escroc de Paris.

Christine. Et toi ?

Vincent. Quoi, et moi ?

Christine. Toi aussi, tu as emprunté quelques objets.

Vincent. C'est différent.

Christine. Ah bon ?

Vincent. Moi, je suis le conservateur du musée.

Christine. Et ça te donne quel droit ?

Vincent. Édouard, lui, ne s'est pas contenté d'emprunter des objets. Son métier, c'est de dévaliser les galeries de Paris. Toutes. Il a fait les Batignolles, il a fait Saint-Germain, il a fait le Marais deux fois parce que ça lui avait plu. Et quand il n'est plus resté un clou dans un mur de cette ville, ton frère s'est dit : tiens, si j'allais visiter le musée où travaille le mari de ma sœur.

Christine. Et alors ? Qu'est-ce que ça change pour toi ?

Vincent. Rien. Mais s'il fallait, je te jure que je le balancerais.

Christine. Il est de notre famille.

Vincent. Pardonne-moi, ma chérie, mais il est de ta famille.

Christine. Je suis sûre qu'il a changé. Il a été si gentil au téléphone.

Vincent. Le téléphone c'est pas dangereux. Non, ce ne sera jamais rien d'autre qu'un malfrat !

Christine. Il n'y est pour rien. La vie ne lui a jamais souri. Dès l'âge de quinze ans, papounet l'a jeté à la rue.

Vincent. Évidemment. Il avait déjà une bande très organisée qui volait ses propres parents.

Christine. Mais non, mais non.

Vincent. Comment ça, mais non ? C'est toi qui me l'as raconté.

Christine. J'avais exagéré. Pour faire plus rocambolesque.

Vincent (*Ironique.*) Parce qu'en réalité, c'était juste un petit garçon capricieux.

Christine. Je ne te demande pas de devenir son meilleur ami. Mais ce soir, oublie ses petites erreurs de conduite et laisse-le s'occuper du mort.

Vincent. Il a une grande expérience dans ce genre de combines...

Christine. Justement. Il peut nous éviter beaucoup d'ennuis.

Vincent. Il peut nous en créer pas mal, aussi. Quelle idée. Inviter Al Capone chez soi.

Christine. Tu exagères toujours. Édouard n'est pas espagnol.

Vincent. Et il arrive quand ?

Christine. Il ne devrait pas tarder. Je viens de lui téléphoner.

Vincent. Bon ben justement, tu ne te sers plus du téléphone. Tu nous as assez aidés.

Christine. J'essaie d'arranger nos affaires et toi tu te fâches.

Vincent. Il y a de quoi !

Christine. Pardon ! Si j'ai fait cela, c'était pour nous éviter de manipuler le mort nous-mêmes.

Vincent. Je ne vois pas ce qui t'aurait gênée. Tu dois en voir souvent, à la clinique, non ?

Christine. Ils ne sont pas morts. Enfin, pas tous. Et ce n'est pas moi qui m'en occupe. Moi, je ne suis que l'assistante du chirurgien.

Vincent. Nous pouvons nous occuper nous-mêmes de nos cadavres.

Christine. Si Édouard peut rendre service, autant le laisser faire, tu ne crois pas ?

Vincent. Admettons.

Christine. Promets-moi de ne pas l'envoyer sur les roses.

Vincent. Je ferai de mon mieux, ma chérie. (*On sonne à la porte d'entrée du rez-de-chaussée.*) Ça y est, c'est l'escroc ! (*Christine le regarde sévèrement.*) Pardon, je voulais dire : Édouard. C'est Édouard ! Pour une fois, il va être utile à quelque chose.

Christine. Ce n'est pas lui. Il doit venir directement en bas.

Vincent. Ah bon. Mais qui c'est, alors ? T'as appelé personne d'autre ?

Christine. Non ! Je suis sûre que je n'ai téléphoné à aucune autre personne !

Vincent. Attends-moi là. (*Il sort par la porte de la rue et revient quelques secondes après, suffoquant.*) Non, c'est pas possible.

Christine. Alors ?

Vincent. Devine.

Christine. Comme si on avait le temps de s'amuser.

Vincent (*Il a du mal à parler.*) Ce sont mes chers beaux-parents.

Christine. Comment ? Tes beaux-parents ? (*Elle réalise.*) Enfin, papa et maman, quoi !

Vincent. Oui. On va regrouper toute la famille, ce soir.

Christine. Oh, mon Dieu.

Vincent. Ton frère et tes parents. Ça va faire des étincelles.

Christine. Sapristi, Vincent, on a complètement oublié qu'on les avait invités.

Vincent. Pas ce soir ?

Christine. Si, il me semble.

Vincent (*Ironique.*) Bien sûr. Plus on est de fous, hein...

Christine. Nous sommes le combien, aujourd'hui ?

Vincent. Le samedi 20, je crois.

Christine. Rappelle-toi. Nous les avons invités ce soir à dîner et pour faire un bridge. Il n'est pas question qu'ils voient Édouard.

On resonance à la porte d'entrée, au rez-de-chaussée.

Vincent. Allons-y. *(Ils montent les escaliers.)* Attends ! Je remonte du whisky pour ton père. *(Christine disparaît au rez-de-chaussée. Vincent tente d'aller à la cave mais s'aperçoit que la porte est fermée.)* Flûte ! Qu'est-ce qui se passe encore ? Ah oui, c'est vrai. *(Il retourne vers l'escalier et croise Dorothée qui est revenue par la porte de la rue.)* Ah, vous tombez bien ! Rendez-moi la clef du musée ! *(Elle la lui donne, puis il réagit.)* Vous êtes déjà là ?

Dorothée. J'ai rencontré une amie qui m'a aimablement emmenée en voiture.

Vincent. Peu importe.

Il ouvre la porte de la cave.

Dorothée *(Soucieuse.)* Oui, à propos, monsieur...

On frappe à la porte du bas.

Vincent. Oh ! là ! là ! On frappe ! Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? Eh bien, Dorothée, ne restez pas plantée là comme une courgette. Allez ouvrir. Ce doit être Al Capone !

Il va dans la cave tandis que Dorothée va ouvrir.

Dorothée (*Off.*) Je vous en prie, entrez.

Dorothée arrive sur scène avec Édouard. Un homme d'environ quarante ans, habillé en prêtre.

Édouard. Je suis Édouard. Édouard Chapuis.
Bonsoir, mon enfant.

Dorothée. Dorothée, enchantée. Bonsoir, mon père. (*Elle annonce à Vincent.*) Ce n'est pas monsieur Capone ! C'est monsieur Édouard Chapuis, monsieur !

Vincent traverse la scène pour retourner à l'escalier. Il tient une bouteille sans étiquette.

Vincent. Salut, Édouard ! Attends-moi, je reviens !

Il monte, puis se retourne brusquement, et reste figé en voyant le costume de prêtre d'Édouard.

Vincent. Édouard ?!

Édouard (*Content de son effet.*) Lui-même.

Vincent (*Entre gaieté et inquiétude.*) Ah ! Édouard !
(*Il sourit jaune et descend l'escalier.*)

Édouard. Bonsoir, Vincent. Comment allez-vous ?

Il tend la main à Vincent.

Vincent (*Il tend sa bouteille à Dorothée, qui la regarde avec méfiance.*) Tenez, montez ça à madame Decraene. (*Il serre la main d'Édouard avec hésitation.*) Bonsoir, Édouard. Mais qu'est-ce que c'est que cette mascarade ?

Édouard. Ce n'est pas une mascarade... mon fils.

Vincent (*Réagissant.*) J'ai compris. C'est une blague.
(*Il rit.*) Permetts-moi de te dire que c'est une très mauvaise blague !

Édouard. Non. Je crois que ce n'est pas une farce.

Vincent (*Perplexe.*) C'est pas possible. Mais pourquoi Christine ne m'a rien dit ?

Édouard. Comment ? Ma chère sœur ne vous a pas mis au courant ?

Vincent. Mais non ! Elle le savait ?

Édouard. Non ! Je n'ai pas osé lui dire au téléphone.

Vincent. Oui, bien sûr... Je vous en prie, asseyez-vous.

Ils s'assoient. Vincent, encore sous le choc, regarde Édouard.

Édouard (*Comprenant la surprise de Vincent.*) Ah oui, je sais bien.

Vincent. Je n'arrive pas à m'y faire.

Édouard. C'est pourtant la réalité.

Vincent. Excusez-moi de poser la question, mais... comment est-ce possible ? Pardon, je veux dire : comment c'est arrivé ?

Édouard. C'était il y a environ deux ans. J'étais, avec un ami, sur un de mes coups les plus audacieux.
(*Il sourit en repensant au bon vieux temps.*) Ah ! là ! là ! J'ai été un sacré pécheur.

Vincent. Je pense bien.

Édouard. Nous avions un plan pour nous emparer des trésors incas du Grand Palais. Toutes les alarmes évitées, et nous voilà devant les vitrines. Mon ami ouvre la vitre, je prends le bracelet de la momie, et c'est là que cela s'est produit. Une voix venue de nulle part : « Arrêtez ! S'il vous plaît ! » La voix du Christ ! « Reposez ceci immédiatement ! » Alors j'ai remis le bracelet et nous sommes repartis bredouilles. Le lendemain, je m'engageais dans la grande maison du Seigneur.

Vincent. Et depuis ce moment-là : plus rien ?

Édouard. Comment ça, mon fils ?

Vincent. Je veux dire... vous n'avez pas été tenté... un jour... de reprendre du service ? Une petite combine par-ci par-là. Les sous de la quête. L'argenterie de l'autel.

Édouard. Ah non, non, non ! Jamais ! JAMAIS !... Jamais pendant la messe. Non, cette fois, je me suis repenti, Vincent. Vraiment, j'ai tout rendu, ou presque, enfin j'ai rendu ce qui n'avait pas trop de valeur, ce qui est déjà un immense effort quand on y pense. Et vous savez ce qui m'a décidé ? Une phrase. Une seule petite phrase, très juste, très courte, que j'ai lue un jour dans un livre. Elle m'a retourné comme une crêpe.

Vincent. Lequel ?

Édouard. Euh... un gros ! Un très gros livre, je ne sais plus exactement lequel. Je crois même que je ne l'ai jamais terminé. Toujours est-il que ça disait à peu près cela : « Tu ne voleras pas l'âne et le bœuf de ton

prochain. » ou « de ton voisin », je ne sais plus très bien.

Vincent. Ah oui, je l'ai lu aussi. Il n'y a pas très longtemps. Mais moi, je ne l'ai pas acheté. Je l'écoute en audio, la nuit. Je m'endors toujours au même endroit.

Édouard. Oh, pourtant, c'est un best-seller.

Vincent. C'est un excellent bouquin. Je peux vous le dire à vous : j'ai, moi aussi, failli rentrer dans les ordres. Un moment de déprime, après avoir raté un but avec mon équipe de foot. Et puis j'ai rencontré Christine, qui m'a convaincu que ce n'était pas la bonne voie.

Édouard (*Brusquement alerté.*) Mais au fait, pourquoi m'a-t-elle appelé ? Il se passe quelque chose ?

Vincent (*Mal à l'aise.*) Ah bon ? Et quoi ?

Édouard. Non, c'était une question.

Vincent. Mais moi aussi.

Édouard. Elle avait l'air soucieuse au téléphone.

Vincent. Oh, elle a toujours été très nerveuse. C'est héréditaire.

Édouard. Ah ?

Vincent. Ma mère était comme ça.

Édouard. Ça fait plus de deux ans qu'on ne s'est pas vus. Si elle m'a demandé de venir, c'est qu'il se passe quelque chose de grave. Au fait, où est-elle ?

Elle est là-haut ? Vous vous apprêtiez à monter, tout à l'heure. Vous avez des invités ?

Vincent (*Géné.*) Euh... oui.

Édouard. Et c'est grave ?

Vincent. Euh... non ! Ce sont des amis. Des témoins de je ne sais plus quoi.

Édouard. Comment ça, des témoins ? Ils ont été témoins de quoi ? Que s'est-il passé ? N'ayez pas peur, Vincent : confessez-vous !

Vincent. Jéhovah ! Ce sont des témoins de Jéhovah !

Édouard. Et alors ?

Vincent. Oui, il me semble bien que c'est cela. Jéhovah. Ce sont des collègues à vous, ça ?

Édouard. Non, non. C'est une sous-filiale. Minoritaire. Mais alors, qu'est-ce donc, ce drame ?

Vincent. Euh... non ! Je n'appellerais pas ça un drame.

Édouard. Ne craignez rien, mon fils. Je peux vous aider.

Vincent. Ça, c'est plus sûr. Oh, j'y pense, je ne vous ai rien offert. Vous prendrez bien quelque chose ? Parce que moi, j'ai besoin d'un petit remontant.

Il va à la cave.

Édouard. Non, écoutez ! Ce n'est peut-être pas le moment ! Ma sœur m'a appelé et j'aimerais bien savoir pourquoi.

Vincent (*Revenant avec une bouteille étiquetée.*) Elle va descendre. Dès qu'elle aura foutu les témoins de Jéhovah dehors.

Édouard (*Il foudroie Vincent du regard.*) Mon fils !

Vincent. Euh, là... l'ancien Édouard aurait fermé les yeux sur ce lapsus.

Édouard. Je me demande ce qu'il lui arrive ?

Vincent. C'est sûrement pour une histoire de famille. Il y en a toujours. Nous allons l'attendre en goûtant à cet excellent whisky. (*Il sert deux verres et entend un à Édouard.*) L'alcool ne vous est pas défendu ?

Édouard. Oh non.

Il s'apprête à boire quand il est surpris par les cris de Dorothée qui dévale l'escalier.

Dorothée. Ne buvez pas, mon père !

Paniqués, Édouard et Vincent s'étranglent.

Vincent (*Agacé.*) Qu'est-ce que vous voulez, encore ?

Dorothée. Oh ! là ! là ! Regardez, monsieur ! (*Elle montre la bouteille à Vincent.*) Il y a une étiquette ! (*Réagissant après coup.*) Ah... il y a une étiquette.

Édouard. Et qu'est-ce que cela signifie, mon enfant ?

Vincent. Cela signifie que ce n'est pas de l'alcool pour plantes.

Édouard. Pour quoi ?

Dorothée. Oh, mon père, excusez-moi.

Édouard. Ne vous excusez pas. Ça ne tache pas.

Vincent. C'est du véritable whisky d'Écosse. (*À Dorothée*) Pourquoi vous êtes descendue, vous ?

Dorothée. C'est madame Decraene qui m'envoie vous chercher. Les invités vous attendent.

Vincent. Ah oui, c'est vrai. Allons-y ! Euh... allons-y. Mais il vaut mieux prendre quelques petites précautions.

Il ferme la porte de la chambre et garde la clef.

Dorothée. Montez, monsieur. Moi, il faut que je cherche de quoi les nourrir.

Vincent monte et Dorothée va vers la cave.

Édouard. Pardon, mon enfant, mais que se passe-t-il ici ?

Dorothée (*S'asseyant, épuisée.*) Oh, si vous saviez...

Édouard. Justement. J'aimerais assez savoir.

Dorothée. Tout ça a commencé à cause de ce pauvre Sydney. Le patron de monsieur. Le directeur du musée Chaptal, le musée où il travaille. Vous connaissez peut-être ?

Édouard (*Embété.*) Oui... j'ai dû y aller deux ou trois fois.

Dorothée. C'est un beau musée.

Édouard. Il y a d'assez jolies pièces.

Dorothée. Bon, eh bien, Sydney est arrivé ici dans un état second. Il s'est fait jeter par sa femme, elle demande le divorce. Alors comme il ne savait pas où dormir ce soir, monsieur Decraene lui a prêté mon lit, là, à côté. C'est terrible ?

Édouard (*Inquiet.*) Oui... Vous voulez dire qu'il y a le directeur du musée dans la chambre à côté ?

Dorothée. Eh bien oui. Il dort.

Édouard. Il dort à cette heure-ci ? Avec tout le bruit que nous faisons ?

Dorothée. Il devait sûrement être très déprimé.

Édouard. Mais enfin, il y a peut-être un moyen de le sauver, ce couple ! Un couple, mon enfant, c'est comme un coffre-fort : ça ne s'ouvre jamais en forçant. Il faut poser l'oreille, tourner très doucement, et attendre le petit déclic. Tout le monde a son petit déclic.

Dorothée. Vous avez sans doute raison, mon père. Nous pourrions essayer de le réveiller.

Dorothée va à la porte de sa chambre.

Édouard. Oui, mais doucement.

Dorothée (*Elle essaie d'ouvrir.*) C'est fermé. (*Elle frappe doucement et appelle à mi-voix.*) Monsieur Sydney. Monsieur Sydney.

Édouard. Il a l'air de bien dormir. Attendez, ma chère. Je vais essayer. J'ai de la voix, grâce à la messe.

(Il frappe très fort et parle à haute voix.) Monsieur !
Monsieur ! Vous dormez ? *(Silence.)* Il dort très profondément.

Dorothée *(Hurlant à la porte.)* Monsieur Sydney !

Édouard. Inutile de continuer. Je ne sais pas si nous avons le droit de le réveiller. Il nous faudrait l'avis de monsieur Decraene. Il en a pour longtemps, là-haut ?

Dorothée. Avec ses beaux-parents ?

Édouard. Il m'a dit qu'il s'agissait de pauvres témoins de Jéhovah.

Dorothée. Ah bon ? Je croyais que c'étaient les parents de madame.

Édouard *(Très surpris.)* Les parents de Christine ?

Dorothée. De madame Decraene, oui.

Édouard. Vous en êtes certaine ?

Dorothée. Certaine.

Édouard. Pourquoi, diable, Vincent m'aurait-il menti ?

Dorothée. Je ne sais pas. Mais il ne me semble pas tout à fait à l'aise ce soir, et il règne une certaine excitation dans cette maison.

Édouard. Êtes-vous sûre qu'il n'y ait pas d'autres invités là-haut ?

Dorothée. Non, je ne crois pas. Mais il va en arriver d'autres. Madame m'a dit qu'elle attendait un escroc.

Édouard (*Embarrassé.*) Un escroc ?

Dorothée. Oui, elle me l'a même crié dans les oreilles. Elle est très énervée ce soir.

Édouard. Et vous a-t-elle dit son nom ?

Dorothée. Non. Elle m'a demandé de la prévenir quand il arriverait. Heureusement que je vous préviens, vous auriez pu être choqué. Il paraît que c'est un vrai voyou.

Édouard. Pourquoi a-t-elle invité un voyou ce soir ?

Dorothée. Je ne sais pas.

Édouard (*Tendu.*) Il se passe quelque chose, là.

Dorothée. Oui, trop de monde pour un jour normal. Un samedi soir, d'habitude, il y a monsieur, madame et moi. Ce soir, j'ai compté : monsieur, madame, moi, deux invités en haut, vous, et un escroc qui va arriver. Ça fait sept. (*Brusquement alertée.*) Oh, mon Dieu, le repas !

Édouard. Oui faites donc, mademoiselle. Mademoiselle ?... J'ai oublié votre nom.

Dorothée. Mademoiselle Dorothée, mon père.

Édouard. Appelez-moi Édouard.

Dorothée. Monsieur Édouard, je vais devoir vous abandonner.

Elle va dans la cave.

Édouard. Charmante, cette petite.

Dorothée (*Off.*) Au fait, monsieur Édouard, vous avez dîné ?

Édouard. Euh, non. Mais ce n'est pas bien grave, j'ai communiqué tout à l'heure à l'église.

Dorothée (*Revenant avec une corbeille de légumes.*) Ah non, ce n'est pas bon de sauter un repas. Écoutez, mon père, je pense que les invités ne seraient pas contre une sainte compagnie. Au moins pour le dessert.

Édouard. Il n'en est pas question. Je ne veux pas m'immiscer.

Dorothée. Mais ils comprendraient très bien.

Édouard (*À lui-même.*) Peut-être pas tout.

Dorothée. Dans ce cas, je vais préparer un repas pour cinq et je vous descendrai les restes en cachette.

Édouard. Très bien. (*Elle monte rapidement les escaliers et, une fois en haut, fait tomber ses légumes qui dévalent les marches. Édouard se retourne vivement.*) Qu'est-ce qui s'est passé ?

Dorothée. Ne vous inquiétez pas, mon père.

Édouard. J'ai cru que vous étiez tombée.

Dorothée. Ce ne sont que les légumes. (*Elle les ramasse, remonte et s'arrête.*) J'y pense : je ne sais même pas ce que vous faites ici ?

Édouard. Rassurez-vous : moi non plus. (*Dorothée disparaît au rez-de-chaussée.*) C'est très louche.

Il se lève et regarde partout. Il inspecte les objets de musée, puis se rassoit. Il se sert un grand verre et, au moment où il va

boire, Christine arrive par l'escalier. Elle s'est habillée. Elle avance doucement.

Christine. Bonsoir, Édouard.

Édouard (*Il s'étrangle à nouveau.*) Ah ! Bonsoir Christine.

Christine. Vincent m'a prévenue que tu étais arrivé.

Édouard. Alors ?

Christine. Alors je suis descendue, comme tu peux le constater.

Édouard. Non ! Je veux dire : alors, qu'est-ce qui se passe ?

Christine. Qu'est-ce qui se passe ? Ah oui...

Édouard. C'est grave ?

Christine. Pas du tout.

Édouard. Pourquoi m'as-tu appelé ?

Christine. Comme ça.

Édouard. Christine !...

Christine. Oui ?

Édouard. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Christine. C'est... c'est à cause de...

Édouard. Sydney ?

Christine (*Surprise.*) Sydney ?

Édouard (*Geste vers la chambre.*) L'homme à côté, dans la chambre.

Christine (*Elle ne comprend rien.*) Attends, attends.
Quel homme ? Quelle chambre ?

Édouard. Eh bien Sydney, ma chère Christine !
Dorothée m'a tout... Enfin, je veux dire : votre
employée de maison m'a tout raconté, et je pense
qu'il faut faire quelque chose.

Christine. C'est Dorothée qui t'a mis au courant ?
De tout ?

Édouard. Oui, pourquoi ? Elle m'a exposé le petit
problème.

Christine (*Son visage s'éclaire.*) Ah ! J'ai compris !
Tu es déguisé. Pour échapper à la police.

Édouard. Mais non, mon enfant ! Comme je l'ai
expliqué tout à l'heure à ton mari, j'ai définitivement
tourné la page. Tu as devant toi le révérend
Édouard.

Christine (*Sans voix.*) Révérend ?

Édouard. Révérend.

Christine (*Elle ne comprend toujours pas.*) Bien sûr. Et
pourquoi ne m'as-tu rien dit au téléphone ?

Édouard. Je voulais vous faire la surprise.

Christine (*Sourire forcé.*) C'est réussi. Et quand
est-ce que tu as décidé de... d'interrompre ta carrière
de... enfin de... pour devenir un... enfin un... voilà,
quoi.

Édouard (*Finissant sa phrase.*) Un révérend ? Il y a
deux ou trois années. J'ai commencé à avoir des
doutes sur mon orientation. Je me levais le matin et

je me disais : Édouard, es-tu fait pour les fenêtres, les gouttières et les chiens de garde ? Alors j'ai fait le tri. Et voilà ce qui brûlait au fond de moi.

Christine (*Ironique.*) Depuis toujours, je sentais que tu allais consacrer ta vie à aider ton prochain.

Édouard. C'est pour cela que je peux sûrement aider ce pauvre Sydney. J'en ai vu d'autres.

Christine. Ah oui, bien sûr, Sydney. Il s'appelle Sydney. (*Elle réagit.*) Il s'appelle Sydney ?

Édouard. Oui.

Christine. Mais comment le sais-tu ?

Édouard. Je te l'ai dit : Dorothée m'a tout raconté. Alors, qu'est-ce que nous faisons ? On a déjà essayé de le réveiller, pour discuter. Mais il a le sommeil lourd.

Christine (*Elle ne comprend pas tout.*) Tu sais, Édouard, c'est accidentel, ce qui s'est passé ce soir.

Édouard. Mais je le sais. Et c'est toujours ainsi : on se laisse emporter, et hop, ça y est, c'est fini. On ne revient pas en arrière.

Christine (*Très étonnée.*) Tu en vois beaucoup, des cas comme celui-ci ?

Édouard. Énormément.

Vincent apparaît en haut de l'escalier.

Vincent. Pardon de troubler votre petite conversation, mais les invités t'attendent, Christine.

Christine. Descends, Vincent. Descends vite.

Vincent. Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Il arrive près d'elle.

Christine. Édouard est d'accord pour nous aider.

Vincent (*Éberlué.*) Pardon ?

Édouard. Je disais à ma chère sœur qu'il valait mieux agir rapidement.

Vincent (*Douteux.*) Ce n'est pas une blague ?

Édouard. L'Église ne plaisante pas avec des sujets aussi graves. Non, il faut faire quelque chose pour le pauvre monsieur à côté. Et il faut le faire ce soir.

Vincent (*Triste.*) Hélas. Il n'y a plus rien à faire pour lui.

Édouard. Mais si. Je suis certain que tout espoir n'est pas perdu.

Vincent. Oui mais là... Comment comptez-vous vous y prendre pour le faire... partir ?

Édouard. Je ne sais pas. J'improviserai. Ce qu'il faut, c'est le remettre d'aplomb. Laissez-moi lui parler.

Christine (*Surprise.*) Lui parler ?

Édouard. Oui. Laisse-moi discuter avec Sydney, et je t'assure qu'avant minuit, il repart dans les bras de son épouse.

Christine. J'y comprends plus rien, là.

Vincent (*Réagissant.*) Sydney ? Ah, vous parlez de Sydney ?

Édouard. Oui, bien sûr. C'est pour cela que ma sœur m'a appelé ce soir ?

Christine (*Sous le regard de Vincent.*) Mais évidemment.

Vincent. Oui. Mais il dort. Je pense qu'il ne vaut mieux pas le réveiller. Écoutez. Vous allez rentrer chez vous. Vous allez dormir. Vous allez faire votre grande messe demain matin, avec beaucoup de voix. Et à midi, si notre ami n'est pas remis, je vous appelle. En personne. D'accord ?

Il accompagne Édouard vers la porte.

Édouard. Oui, vous avez peut-être raison. Néanmoins...

Christine. Allez, bonsoir Édouard, on s'appelle et on déjeune !

Édouard part et revient aussitôt.

Édouard. Je pense à quelque chose. Il y a un détail assez troublant. Pourquoi ma sœur m'aurait-elle appelé pour une banale histoire de divorce, alors qu'elle n'était pas avertie de ma reconversion ?

Vincent. Hein ?

Christine. Pardon ?

Édouard. Je ne t'avais jamais dit que j'étais rentré dans les ordres. Or tu m'appelles, ce soir, pour aider un pauvre malheureux à surmonter sa rupture.

Christine (*Après un petit temps de réflexion.*) Ah oui. Oh ! là ! là ! Ça va chercher très loin.

Vincent. Bien vu ! Bien joué, mon père ! Mais il y a une explication toute bête. (*Il sourit.*) Que va vous donner ma femme immédiatement ! (*À Christine.*) N'est-ce pas, ma chérie ?

Christine. Non, non, vas-y, mon chéri. Tu racontes bien mieux que moi.

Vincent (*Cherchant.*) Voilà. Je suis sûr que ça va vous amuser. (*Édouard le regarde d'un air sévère.*) Enfin, peut-être pas. Bon. Il y a sept jours, le directeur du musée nous a convoqués dans son bureau...

Édouard. Sydney ?

Vincent. Oui, c'est cela, Sydney. Nous arrivons au quatrième étage. On pensait, tout naturellement, que c'était pour une augmentation. Eh bien non ! Il avait remarqué, à l'inventaire, la disparition d'un grand nombre d'objets précieux.

Édouard. Comme ceux qui sont ici ?

Vincent. Oh non. Beaucoup plus beaux. Il nous demandait donc d'être vigilants et de dénoncer les coupables, si nous les connaissions. Alors, vous ne m'en voudrez pas, père Édouard... pour éviter de me faire prendre avec mes petits emprunts... euh... je lui ai donné votre nom. C'est aussi simple que cela. Vous aviez cambriolé le musée trois fois : j'ai pensé que le chef serait content d'avoir un bon suspect. Et il était très content. Il m'a serré la main.

Édouard semble tout à coup paniqué.

Christine. C'est pourquoi je t'ai appelé ce soir. Pour essayer d'arranger la situation, voire même de

te fabriquer des circonstances atténuantes. On en trouve toujours, des circonstances.

Édouard. Vous ne parlez pas sérieusement ?

Vincent. Si.

Édouard. Vous m'avez dénoncé ?

Vincent. Un peu.

Dorothée apparaît en haut de l'escalier.

Dorothée. Monsieur ! Madame ! Les invités s'impatientent. Ils sont trop polis pour commencer à manger sans vous.

Vincent (*À Christine.*) Allons-y, mon amour. Avant que ce ne soit un repas froid.

Ils montent et laissent Édouard seul. Celui-ci inspecte les objets du musée qui sont dans la pièce. Dorothée revient en haut de l'escalier.

Dorothée. Mon père !

Édouard (*Il laisse tomber un bibelot sous l'effet de la surprise.*) Euh... oui ?

Dorothée (*Elle descend.*) Oh, excusez-moi. Je vous ai fait peur.

Édouard (*Il ramasse le bibelot.*) Non, non. Je... j'étais en train d'admirer toutes ces belles choses.

Dorothée. C'est vrai qu'elles sont belles. Monsieur Decraene a un goût très sûr en matière de décoration. Remarquez, il a l'habitude, avec le musée.

Édouard. Moi aussi, j'ai quelques objets comme ceux-là. J'en raffole. Hélas, je déménage près de l'église, et je n'aurai pas la place de tout mettre.

Dorothée. Oh, ce sont souvent de très petits objets.

Édouard. C'est vrai. Mais j'en possède un certain nombre, et même un nombre certain... et je me demandais si vous accepteriez un cadeau de ma part ?

Dorothée. Non, je ne peux pas.

Édouard. Si, si. Je vous offre toutes mes plus belles œuvres d'art. Je suis obligé de m'en séparer. Promettez-moi d'y réfléchir. Ce serait dommage de voir tout ça finir à la poubelle.

Dorothée. Vous pourriez les vendre en ligne.

Édouard. Ah non. En ligne, on vous demande une facture.

Dorothée. Alors pourquoi vous ne les donneriez pas au musée de monsieur ?

Édouard. Non, j'ai une bien meilleure idée : je vous les offre, à vous, et vous, si cela vous fait plaisir, vous les rendez vous-même au musée.

Christine est apparue en haut de l'escalier.

Christine. Voyons, Dorothée, qu'est-ce que vous faites ? Les pommes de terre sont en train de brûler !

Dorothée. Oh, mon Dieu ! Excusez-moi, madame ! (*Christine repart.*) Encore une chose,

monsieur Édouard : j'étais descendue vous demander si vous aimiez les navets. Je n'ai pas assez de patates pour cinq...

Édouard. Surtout, ne préparez rien pour moi. Je vais m'en aller.

Dorothée. Non ? Je peux rajouter quelques légumes.

Édouard (*Il regarde sa montre.*) Non, non. Il est déjà huit heures et demie passées, et j'ai la grand'messe à donner demain.

On frappe à la porte de la rue.

Dorothée. Excusez-moi, mon père, je vais ouvrir. C'est sans doute l'escroc.

Édouard. Pardon ?

Dorothée. L'escroc de madame.

Édouard (*Faux.*) Oui, peut-être.

Dorothée va ouvrir.

L'inspecteur (*Off.*) Bonsoir madame, je suis l'inspecteur Roquet.

Édouard (*Paniqué.*) Un inspecteur ! Ici ?

Il fait son signe de croix et tente d'aller dans la chambre, mais il s'aperçoit que la porte est fermée à clef.

Dorothée (*Off.*) Bonsoir, inspecteur. Que nous vaut l'honneur de votre visite ?

Édouard se précipite dans la cave.

L'inspecteur (*Off.*) Ah, je comprends : vous n'êtes pas madame Decraene.

Dorothée (*Off.*) Non, je suis mademoiselle Dorothée, l'employée de maison.

L'inspecteur (*Off.*) Madame Decraene nous a appelés au commissariat tout à l'heure. Pourrais-je la voir ?

Dorothée (*Off.*) Naturellement, inspecteur. Entrez, je vous en prie.

L'inspecteur (*Off.*) Merci.

Dorothée entre en suivant l'inspecteur Roquet. Ce dernier a environ trente ans. Il porte un costume beaucoup trop chic pour la pluie, il parle vite et beaucoup, et il cherche visiblement à bien faire.

Dorothée (*Présentant.*) Je vous présente... (*Elle s'aperçoit de la disparition d'Édouard.*) Où est-il passé ?

Elle regarde un peu partout.

L'inspecteur. Vous avez perdu quelque chose, mademoiselle ?

Dorothée. Non. Quelqu'un.

L'inspecteur. Ah ?

Dorothée. Il était là à l'instant, et hop.

L'inspecteur. C'est comme moi, vous savez. Je perds tout. Je ne sais jamais où je pose mes affaires...

Dorothée. Là, je sais où je l'ai posé. Enfin, je veux dire : je sais où il était. Si vous voulez bien m'excuser, je fais venir madame Decraene. (*Elle*

monte à la porte de l'escalier et appelle.) Madame !
Madame ! L'inspecteur...

Elle se tourne vers lui, car elle a oublié son nom.

L'inspecteur (*Lui soufflant.*) Roquet.

Dorothée. L'inspecteur Roquet est arrivé ! Il vous attend ! (*Elle redescend.*) Elle ne va pas tarder.

L'inspecteur. Merci.

Christine arrive à toute vitesse.

Christine (*Crispée.*) Ah, inspecteur ! (*Elle descend très vite l'escalier et parle faux.*) Bonsoir, inspecteur.

L'inspecteur. Mes hommages, madame Decraene. Je suis venu dès votre appel.

Christine. Je croyais que le commissariat était à deux pas ?

L'inspecteur. Oh, vous avez raison, madame, il est à deux pas. Trois cents mètres. Deux minutes à pied, quatre s'il pleut. Mais... (*Il devient triste.*) j'ai rencontré mon ami Georges devant la boulangerie et nous avons... discuté. Mais juste un peu ! (*Fièrement.*) Car tout le monde sait que lorsqu'on appelle l'inspecteur Roquet, il arrive dans l'heure qui suit.

Christine (*Elle sourit pour cacher sa panique.*) Bien sûr. (*À Dorothée.*) Où est passé Édouard ?

Dorothée. Je ne sais pas, madame. Il a filé.

L'inspecteur. Alors, que se passe-t-il, madame ? On vous a dérobé quelques objets ? Votre mari a

disparu ? Vous avez retrouvé une lettre ? Quel est le drame ?

Christine (*À Dorothee.*) Allez donc préparer le repas. Mon mari vous attend.

Dorothee. Bien, madame. (*À l'inspecteur.*) Bonsoir, inspecteur.

L'inspecteur. Bonsoir, mademoiselle. (*À Christine.*) Alors, que vous est-il arrivé ? Oh, j'espère qu'il ne s'agit pas d'une histoire de gangsters, parce que j'ai horreur de la violence.

Christine. Non. En fait... euh...

Vincent (*Arrivant en renfort.*) Ah ! Nous avons les honneurs de la police ! (*Il descend.*) Bonsoir. Je suis Vincent Decraene.

Christine. C'est mon mari.

L'inspecteur. Oh, bonsoir, monsieur Decraene !

Vincent (*Surpris.*) Ah. Ils les prennent de plus en plus jeunes, dans la police. Que nous vaut le plaisir, inspecteur ?

L'inspecteur. C'est votre femme qui a appelé le commissariat tout à l'heure. Et comme je suis de faction ce soir, et que personne d'autre ne voulait sortir sous la pluie...

Vincent (*Faussement incrédule.*) Ah, c'est pas possible ?

L'inspecteur. Mais si, c'est tout à fait possible. Habituellement, je suis de garde le mardi matin, uniquement. C'est à tour de rôle, il y a un tableau

près de la machine à café. Cette semaine, le commissaire s'est absenté, alors on a refait le tableau. Et quand on le refait, c'est moi qui saute.

Vincent. Non, je voulais dire... (*À Christine.*) Pourquoi as-tu invité la police ce soir ? Tu savais bien que nous avions déjà du monde. On ne va pas pouvoir asseoir tout le monde.

Christine. Ne fais pas l'idiot. Tu sais très bien pourquoi j'ai appelé l'inspecteur...

Vincent. Ah oui, d'accord. Oh ! là ! là ! J'avais oublié, excuse-moi.

L'inspecteur. Je vous écoute. Pourquoi avez-vous fait appel à mes services ?

Vincent. C'est un peu particulier, il faut bien l'avouer.

Christine (*À l'inspecteur.*) Oui, il a raison. Je me demande si vous allez accepter. (*À Vincent.*) Un inspecteur, avec toutes ses responsabilités...

Vincent. Bon. Je vous le dis, ou... ?

Christine. Vas-y, mon chéri.

L'inspecteur. Allez-y, monsieur, je vous en prie.

Vincent. Alors j'y vais. Voilà : comme tous les ans, nous organisons avec les employés du musée la grande soirée dansante des métiers. Nous réunissons tous les métiers de Paris, un représentant par métier, et c'est un bal costumé. Chacun vient avec son uniforme de travail.

Christine. Et nous voudrions inviter la police.

L'inspecteur. C'est pas possible !

Vincent (*L'imitant.*) Mais si, c'est tout à fait possible.

Christine. Alors, dites-moi, qu'en pensez-vous, inspecteur ?

L'inspecteur. Je suis d'accord, naturellement !

Vincent et Christine (*Ravis.*) Ah !

L'inspecteur. Pardonnez-moi, mais je ne comprends pas très bien. Madame nous a dit au téléphone qu'il s'était passé quelque chose de terrible. Elle a même dit "affreux".

Christine (*Très embêtée.*) Ah oui. Eh bien je voulais dire... Il s'est passé quelque chose de terrible : mon mari n'était pas encore rentré, et il avait promis de téléphoner au commissariat pour vous inviter.

Vincent. J'ai été retardé par un banal problème de circulation. Comme c'est bête : vous avez failli rater le bal des métiers à cause d'un agent de police. Un agent m'a arrêté ce soir, parce que je suis passé au feu vert. Avouez que c'est râlant.

L'inspecteur. C'est abominable, monsieur. Nous avons de gros problèmes avec les agents en ce moment. Ils verbalisent. Ils verbalisent sans arrêt. On leur explique que la police est au service du citoyen, ils répondent qu'ils sont au service du carrefour. Si vous pouviez me donner son nom, je ferais un rapport. Un beau rapport, avec des paragraphes, des alinéas, une conclusion. Je le saisiserais moi-même sur le portail de la police. Et un

rapport comme celui-là, ça me vaudrait les félicitations de mes supérieurs.

Vincent (*Faux.*) C'est-à-dire que je ne voudrais pas causer d'ennuis à ce policier...

L'inspecteur. Ne vous inquiétez pas. Votre nom ne sera pas mentionné.

Vincent (*Trop content de dénoncer l'agent.*) Alors, dans ce cas ! C'est l'agent Saponi qui m'a contrôlé ce soir !

L'inspecteur (*Il le note sur un calepin.*) Saponi. Très bien. Merci mille fois, monsieur.

Vincent. Non, non, c'est moi qui vous remercie.

Christine. Bien. Nous n'allons pas vous retenir plus longtemps. Nous avons tous les préparatifs du bal à organiser, alors...

L'inspecteur. Pardon mais vous ne sentez pas comme une drôle d'odeur ?

Vincent (*Pour en finir.*) Ce doit être notre chat ! Allez, inspecteur, je vous raccompagne.

Ils sortent. Dorothee arrive en haut de l'escalier.

Dorothee. Madame, les invités vous réclament.

Christine. J'arrive, ma chère Dorothee. Faites-les patienter encore un peu.

Dorothee. Oh, je vais leur raconter mes dernières vacances.

Elle repart.

Vincent (*Il revient et soupire.*) Ouf. (*Il va boire un verre de whisky.*) Je crois que je ne vais pas tenir le coup. Où est ton frère ?

Christine. Dorothee m'a dit qu'il était parti.

Vincent. On dirait que ça se calme. C'est maintenant ou jamais ! On charge le cadavre dans la voiture et je vais le jeter n'importe où. (*Il va ouvrir la porte de la chambre.*) Tu viens m'aider, ou quoi ?

Christine. Je viens, je viens.

L'inspecteur réapparaît à la porte.

L'inspecteur. Excusez-moi ! (*Vincent et Christine sursautent.*) Pardon de vous déranger encore, mais vous ne m'avez pas précisé la date du bal.

Vincent. C'est le... 25, je crois.

L'inspecteur. Parfait. Allez, bonsoir les amis, et merci encore.

Il repart.

Vincent. Faut pas être fragile du cœur.

Ils se dirigent vers la chambre.

Christine. Attends une seconde.

Elle va vérifier à la porte s'il est bien parti.

Vincent. Dépêchons-nous, ma chérie.

Ils entrent dans la chambre et ressortent en marche arrière en tirant la couverture. Édouard revient de la cave sans faire de bruit et parle aux époux qui lui tournent le dos.

Édouard. Il est parti ?

Vincent et Christine sursautent de terreur.

Christine. Où est-ce que tu étais, toi ?

Édouard. Dans la cave.

Vincent. On a des problèmes épouvantables, et monsieur le révérend ne pense qu'à vider ma cave.

Édouard. Quels problèmes ?

Vincent. C'est une image.

Édouard. Ah bon ?

Vincent. Je veux dire que nous sommes très nombreux ce soir et que... bref.

Christine. Qu'est-ce que tu faisais dans la cave, Édouard ?

Édouard. Je me cachais, réfléchissez ! Vous m'annoncez, entre deux whiskys, que vous avez donné mon nom à la police. Et douze minutes plus tard, un inspecteur débarque ici. Alors oui, je suis allé dans la cave. Et j'y serais resté jusqu'à Pâques.

Christine. Mais non ! C'est moi qui l'avais appelé tout à l'heure. Je n'aurais pas été sadique au point de te faire arrêter le soir où je t'invite.

Édouard. Alors pourquoi l'as-tu appelé ? Il se passe quelque chose de pas normal. Qu'est-ce que c'est que cette couverture ?

Vincent. Ça ? C'est rien, ne vous inquiétez pas. C'est un tapis. Un tapis que je vais mener chez la blanchisseuse. Il est un peu taché.

Christine entraîne Édouard devant le sofa pour discuter, pendant que Vincent traîne le corps vers la cave.

Christine. Ne fais pas attention, Édouard. Ça lui prend de temps en temps. Il est maniaque.

Édouard. Il n'a pas l'air dans son assiette, ce soir. Tu sais qu'il a prétendu, tout à l'heure, très sérieusement, que vos invités étaient des témoins de Jéhovah ?

Christine (*Faux.*) Quoi ? (*Elle se force à rire.*) Quel boute-en-train ! Ah ! là ! là ! Il me fera mourir de rire. Des témoins de Jéhovah ! Alors qu'il s'agit de son oncle et de sa tante.

Édouard (*Il s'arrête de rire, très surpris.*) Son oncle et sa tante ? (*Il se tourne vers Vincent.*) Vos oncle et tante sont des témoins de Jéhovah ?

Vincent (*Il se retourne, faussement relax.*) Mais non. Je n'avais jamais vu mon oncle et ma tante, alors j'ai confondu. Tout bêtement.

Christine (*Elle capte l'attention d'Édouard pendant que Vincent continue d'emmener le corps.*) Ils n'étaient jamais venus. Mais on s'est dit qu'ils faisaient partie de la famille.

Édouard. Oui, bien sûr. La famille, c'est tellement important. (*Sévèrement, à Vincent.*) N'est-ce pas, Vincent ?

Vincent (*Même jeu que précédemment.*) C'est ce que je répète sans arrêt à ma femme : une famille soudée permet toujours de surmonter les pires difficultés. Les pires, mon père.

Édouard. C'est pour cela qu'il faut faire partie de la grande famille du Seigneur.

Christine (*Pendant que Vincent finit son travail.*) Avec cette agitation, nous n'avons pas parlé de ta reconversion... mon père ? Comment dois-je t'appeler ? Mon révérend ?

Édouard. Je serai toujours ton frère, Christine. Tu peux continuer à m'appeler Édouard. C'est plus simple.

Vincent revient de la cave.

Vincent. Ça y est ! Enfin, je veux dire : ça y est, j'ai mis le tapis dans la corbeille de linge sale, là, dans la cave. Dorothée le portera à laver. Alors, mon père, on dirait que ça se calme. Pourquoi ne rentreriez-vous pas chez vous, à présent ?

Christine. Voyons, Vincent, je t'en prie.

Édouard. Non, il a tout à fait raison. Je crois que je vous ai assez dérangés pour ce soir.

Vincent. Et oui.

Édouard (*Tourmenté.*) Mais dites-moi, pour cette histoire de vol au musée...

Vincent. Ah oui. Eh bien le mieux serait de vous débarrasser de tout ça. Revendez tout et repentez-vous.

Christine. Il a raison, Édouard. Tu ferais mieux de jeter ton passé à tout jamais.

Édouard. Je vais y aller. En arrivant chez moi, je crois que je vais me confesser moi-même. (*Il se dirige*

vers l'escalier.) Je peux passer par en haut ? Je voudrais m'excuser auprès de Dorothée pour ce repas supplémentaire.

Vincent. Nous lui ferons savoir. Passez par en bas, plutôt.

Édouard. C'est très gentil, merci. Mais je préférerais lui dire moi-même.

Il monte.

Vincent (*Essayant de le rattraper.*) Non ! Je vous en supplie ! Ne montez pas !

On entend un coup de tonnerre, la lumière s'éteint, et Vincent fait tomber Édouard en l'agrippant par le bras.

Édouard (*Douloureusement.*) Ouh ! là ! là !
Qu'est-ce qui s'est passé ?

Christine. Oh, mon Dieu ! (*La lumière revient.*)
Mon Dieu ! Tu t'es fait mal ?

Vincent. Je suis désolé, mon père. Vraiment. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Édouard. Ouh ! Mon pied !

Christine. Essayez de le bouger. Doucement.

Édouard (*Il se fait mal en essayant de bouger son pied.*)
Je ne peux pas. C'est terrible.

Vincent. Ah oui, à qui le dites-vous ! (*Désespéré.*)
Vous étiez presque parti !

Édouard. Je suis navré de vous embêter à ce point.

Christine. Aide-moi, mon chéri. Nous allons l'installer sur le sofa.

Vincent. Appuyez-vous sur moi, mon père.

Ils le transportent sur le sofa et lui étendent la jambe sur la petite table.

Édouard. Merci, mes enfants.

Vincent. Pardonnez-moi, mon père. Je ne voulais pas vous le dire, mais mon oncle et ma tante ne sont pas catholiques. Pas du tout. Et quand ils voient un col blanc, ils ont un mot très dur que je ne répéterai pas ici. Alors je me suis dit : s'il monte, il y a un drame. Un drame chez moi, un samedi soir. Et je me suis accroché à votre bras. C'était ça ou le drame.

Christine (*Elle touche le pied d'Édouard.*) Ça te fait mal ?

Édouard (*Gémissant.*) Ah ! Horriblement, oui !

Christine. Il ne peut plus bouger, Vincent.

Vincent. C'était trop beau. J'aurais dû me méfier.

Dorothée (*Arrivant par en haut.*) S'il vous plaît, monsieur et madame ! Les invités ont commencé le dessert sans vous. (*Elle aperçoit la jambe d'Édouard.*) Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce qui vous arrive, mon père ?

Vincent. Je vous en prie, ne vous en mêlez pas, vous aussi.

Dorothée. Mais monsieur, j'ai pris des cours de secourisme ! Je peux l'aider !

Elle s'approche d'Édouard.

Christine. Non, il ne vaut mieux pas.

Vincent. Si ! Laisse-la faire. Si elle peut lui remettre sa jambe en état, cela nous enlèverait une grosse épine du pied.

Dorothée. Laissez-moi faire, monsieur Édouard.

L'inspecteur entre par la porte de la rue.

L'inspecteur. Excusez-moi !

Vincent (*Sursautant.*) Qu'est-ce que c'est que ça ! On ne vous a pas appris à frapper chez les gens ?

L'inspecteur. Je suis désolé, cela fait deux minutes que je frappe. Alors comme nous nous connaissons, maintenant, et comme il pleut, je me suis permis d'entrer.

Vincent. Qu'est-ce que vous faites là, sapristi !

L'inspecteur. Oh, monsieur est de mauvais poil... Alors voilà. Je rentre au commissariat, content de ma soirée, je pose mon imperméable, je commence à taper mon rapport sur l'agent. Deux lignes, j'avais tapé deux lignes, et le standard me dit : Roquet, vous retournez rue Poussin. Monsieur Decraene, vous êtes bien le conservateur du musée ?

Vincent (*Inquiet.*) Bien sûr. Pourquoi ?

L'inspecteur. Le musée vient d'être cambriolé.

Vincent (*Tombant sur le canapé.*) Oh, non !

L'inspecteur. Oui. Le système d'alarme n'était pas branché.

Vincent. Et les caméras ?

L'inspecteur. En panne depuis le mois de mars.

Vincent (*Il se relève.*) Mais comment ça ? Je l'ai mis en route ce soir, comme tous les soirs !

Dorothée. À propos, monsieur... la clef du musée force un peu. Et en plus, le gros bouton de l'alarme n'est pas bleu, mais vert.

Vincent. Oh, c'est pas vrai ! Elle a quand même réussi à entrer dans le musée avec la clef de la cave !

Il s'écroule sur le sofa et le rideau tombe.

2

Même décor, mais la pièce est désormais complètement remise en ordre. Édouard est bien installé dans le fauteuil, son pied nu posé sur un coussin sur la petite table. L'inspecteur, assis sur le sofa, est en train de manger le repas prévu initialement pour Édouard. Dorothée s'occupe du prêtre, tandis que Vincent essaie discrètement de dissimuler les bibelots volés au musée.

Dorothée. Attention, mon père. Il se peut que cela vous fasse mal.

Elle lui masse le pied.

Édouard (*Criant de douleur.*) Aïe ! (*Faux, à Dorothée.*)
Je n'ai rien senti.

Dorothée. C'est normal. Je prends des cours du soir.

Édouard. Oui ?...

Dorothée. Et nous étudions en ce moment le secourisme.

Édouard (*Souriant et faux.*) On s'en aperçoit tout de suite.

Dorothée. Merci, mon père. Attendez. Je vais essayer autre chose.

Édouard (*Rapidement.*) Non ! Non, ce n'est pas utile, je me sens déjà beaucoup mieux, merci.

L'inspecteur. Vous faites également divinement la cuisine, mademoiselle. C'est le fameux bœuf à la ficelle ?

Dorothée. Non, inspecteur. Du filet de mouton.

L'inspecteur. C'est une chance que vous n'ayez pas faim, mon père, parce que je n'ai pas eu le temps de dîner, avec tous ces événements.

Vincent (*Torturé.*) Je ne comprends pas, Dorothée. Vous êtes bien entrée dans le musée par la porte de derrière ? Avec la clef. La clef que je vous ai donnée.

Dorothée. Avec la clef. Mais la serrure m'a semblé un peu rouillée. Excusez-moi, inspecteur, j'ai oublié :

vous n'allez pas boire du whisky avec votre filet. Je vais vous chercher une bonne bouteille.

Elle va vers la cave.

Vincent (*S'interposant.*) Non, non, laissez, j'y vais. Vous risquez de lui ramener du vitriol.

Édouard (*Soncieux.*) Mais dites-moi, inspecteur, ils ont volé beaucoup de pièces, au musée ?

L'inspecteur. Je n'en sais rien. Nous avons été prévenus par téléphone. D'autres inspecteurs sont en train de faire l'état des lieux en ce moment.

Vincent ramène une bouteille et prend bien soin de refermer la porte de la cave.

Vincent. Voilà. Ça vous fera digérer. (*Sournois.*) Vous aurez plus vite fini.

L'inspecteur. Merci, monsieur Decraene. Vous savez, habituellement, je n'ai pas le droit de boire de l'alcool quand je suis en service. Mais là, chez des amis, c'est différent.

Vincent (*Faisant un effort pour rester poli.*) Bien sûr, inspecteur.

Christine apparaît à la porte du rez-de-chaussée.

Christine. Vincent ! Nous t'attendons pour le bridge.

Vincent. J'arrive, ma chérie.

Christine. Tu pourras vite redescendre. Tu n'auras qu'à commencer par faire le mort.

Vincent. C'est intelligent, ça. (*Rire forcé. Christine repart.*) Bon. J'y vais.

Il monte lui aussi.

[--- Scène optionnelle 2 - Sacha ---]

On frappe à la porte de la rue.

Dorothée. Ne vous dérangez pas, j'y vais.

Dorothée ouvre. Sacha entre, casque sous le bras, sac isotherme sur le dos, ruisselant.

Sacha. Bonsoir. Commande pour Decraene, dix rue Poussin.

Dorothée. Nous n'avons rien commandé.

Sacha. C'est bien ici, Decraene ?

Dorothée. C'est bien ici, mais je vous répète que personne n'a rien commandé.

Sacha. C'est ici. Alors, moi, je livre. Il y a une adresse de livraison, alors moi je livre à l'adresse de livraison.

L'inspecteur (*La bouche pleine.*) Qu'est-ce que c'est ?

Sacha. Deux menus. Dont un végétarien.

Dorothée. Personne n'a rien commandé, je vous dis.

Sacha (*Il regarde son téléphone.*) Commande passée à vingt heures quarante. Payée. Je suis obligé

d'attendre. Et pendant ce temps-là mon scooter est sur le trottoir avec le moteur qui tourne.

Dorothée. Posez ça là.

Sacha. Merci. (*Posant le sac sur la table basse.*) Je dois prendre une photo.

Dorothée. Une photo ? De quoi ?

Sacha. De la livraison, posée chez le client. C'est la preuve. Sans preuve, on peut me dire que je n'ai rien livré.

L'inspecteur. Ah, ça, c'est très bien. La preuve, c'est capital.

Sacha lève son téléphone vers la table, donc vers Édouard et son pied nu.

Édouard (*Se cachant le visage.*) Pas de photo, s'il vous plaît !

Sacha. Vous êtes dans le cadre, monsieur.

Édouard. Justement. Sortez-moi du cadre.

Sacha. Je peux flouter, si vous voulez.

Édouard. Floutez. Floutez tout.

Sacha prend la photo.

Sacha. Voilà. Bonne soirée. Et si vous êtes contents, vous me mettez cinq étoiles.

Dorothée. Cinq étoiles...

Sacha. C'est très important pour moi, les étoiles. Quatre, ça compte comme zéro. Trois, on me convoque. Deux, je change de métier.

L'inspecteur. Alors je vous en mettrai six. Vous le méritez.

Sacha. On ne peut pas. Le maximum, c'est cinq.

L'inspecteur. C'est bien dommage.

Sacha sort.

Dorothée. Qui a commandé ça ? (*Un temps. Son visage change.*) Oh !

Édouard. Quoi Oh ?

Dorothée. C'est moi. La semaine dernière. Il y avait une promotion : on commande maintenant, on est livré plus tard, c'est moins cher.

L'inspecteur. Et vous aviez oublié.

Dorothée. J'avais oublié.

Édouard. C'est un jour où tout le monde oublie quelque chose...

[--- Fin de la scène optionnelle 2 ---]

Dorothée. Eh bien, quelle soirée ! Heureusement que je pourrai me reposer deux fois demain soir.

L'inspecteur (*Il mange toujours.*) Soyons juste : ce repas est un régal. J'avais besoin de ça ce soir, pour me remonter le moral.

Édouard. Allons bon. Qu'est-ce qui vous arrive ? (*Miellenx.*) Vous exercez un métier formidable.

L'inspecteur. Ça n'a rien à voir. Je me suis disputé avec Georges.

Dorothée. C'est un collègue de travail ?

L'inspecteur. Non, c'est mon petit ami. (*Déprimé.*)
Ce soir, il s'est emporté. Il m'a dit que je n'étais
jamais là. Que quand j'y étais, je pensais au bureau.
Et que même le bureau, je le fais mal. Je n'ai rien
trouvé à répondre : sur les trois points, il a raison.

Édouard. Et que lui avez-vous répondu ?

L'inspecteur. Rien. C'est vrai que je travaille trop.
Mais ce sont mes supérieurs qui décident de mes
horaires.

Édouard. Dans ce cas, il faut être deux fois plus
gentil avec votre ami, lorsque vous êtes chez vous.
Deux fois plus. C'est une règle très simple, mon fils.

L'inspecteur. Le problème, c'est que lui, il
travaille la nuit. Il est veilleur de nuit au Grand Palais.

Dorothée. Oh, c'est un métier admirable.

Édouard grimace.

L'inspecteur. Nous n'avons jamais le temps de...
de parler.

Édouard. L'amour n'est pas à la fête, aujourd'hui.

Dorothée. Vous avez raison, monsieur Édouard.
L'amour n'est pas à la fête. Il y a déjà ce pauvre
Sydney qui dort comme une bûche à côté.

L'inspecteur. Sydney ?

Dorothée. Le patron de monsieur Vincent. Le
directeur du musée. Et quand j'y pense, ce n'est pas
un grand soir pour lui. Premièrement, il se sépare de
sa femme. Deuxièmement, il n'a plus de lit et il dort

dans le mien. Troisièmement, on lui vide son musée. Et quatrièmement, il ne sait rien de tout ça, puisqu'il dort. Rien du tout. Il va se réveiller demain matin dans un monde totalement différent, avec une couverture qui n'est même pas la sienne.

L'inspecteur. Pourquoi est-il à côté ?

Dorothée. C'est ma chambre, inspecteur. Le malheureux ne savait pas où dormir ce soir, alors monsieur lui a proposé de rester. Moi, je dormirai sur le sofa.

L'inspecteur (*Pensif.*) Monsieur Decraene héberge le directeur du musée, pendant que celui-ci est cambriolé. Étrange, vous ne trouvez pas ?

Édouard (*Heureux que les soupçons se tournent vers Vincent.*) Mais oui. Très étrange.

Dorothée. Vous n'allez pas reprocher à monsieur d'aider un ami déprimé. Voyons, mon père, c'est un geste si chrétien.

L'inspecteur (*Terminant son repas.*) C'était délicieux. Vous avez raté quelque chose ce soir, mon père.

Édouard. Oui. Une marche !

L'inspecteur. Vous souffrez beaucoup ? Je vous plains. Un jour, mon ami m'a roulé sur le pied avec sa bicyclette. Il a reculé, il est remonté, il est repassé dessus, parce qu'il ne comprenait pas ce qui bloquait sous la roue. Trois passages, mon père. Résultat : trois mois d'arrêt de travail.

Vincent descend.

Édouard (*Gentiment railleur.*) Voilà notre chrétien.

Vincent. Alors, inspecteur, le repas d'Édouard vous a plu ? Nous sommes contents de vous avoir rassasié. Mais il se fait tard, et je commence à huit heures demain matin.

L'inspecteur. Moi, il me suffit d'à peine six heures de sommeil pour être en pleine forme.

Vincent. Moi, il m'en faut douze.

Christine arrive en haut des escaliers.

Christine. Vincent, qu'est-ce que tu fabriques ? C'est à toi de jouer !

Vincent. Je viens, ma chérie. (*À l'inspecteur.*) Eh bien alors, on se voit le 25, inspecteur, c'est d'accord ? Allez, Dorothée, accompagnez notre ami.

Il s'en va au rez-de-chaussée.

Dorothée. Ne faites pas attention, inspecteur. Il est un peu nerveux.

L'inspecteur. C'est vrai que l'ambiance est malsaine. On dirait que tout le monde ici cache quelque chose. Mon application d'astrologie me conseillait de rester chez moi. Elle est payante, en plus. (*À Édouard, en se rapprochant de lui.*) Vous croyez aux astres ?

Il a accidentellement heurté le pied du pauvre Édouard.

Édouard (*Cris de douleur.*) Ouille ! Ah ! là ! là ! Non, putain !

Dorothée (*Sincèrement choquée.*) Mon père !

Édouard (*Il se reprend.*) Oh, pardon ! Excusez-moi, mon Dieu ! Mais cet abruti m'a fait un mal de chien.

Dorothée. Ne bougez pas, monsieur Édouard. Je vais chercher de quoi vous faire un bandage.

Elle monte au rez-de-chaussée.

L'inspecteur. Je suis navré. (*Il pleurniche.*) Je ne fais que des gaffes.

Édouard. Ce n'est rien, mon fils. Cette soirée est maudite.

L'inspecteur (*Se lamentant.*) Je ne suis bon à rien. Mes collègues de la police me le répètent sans arrêt. Ils ont raison.

Édouard. Ne les écoutez pas.

L'inspecteur. Ce sont mes supérieurs.

Édouard. Ah. Alors ce qu'il vous faut, c'est... c'est... quelque chose qui vous redonnerait confiance.

L'inspecteur (*Désemparé.*) C'est impossible. Le seul moment que j'apprécie dans une semaine, c'est le jeudi soir, quand je remets un épisode de Columbo. Tout est en ligne, maintenant. C'est mon idole.

Édouard. Voilà. Ça, c'est bien.

Vincent et Christine redescendent.

L'inspecteur. Monsieur et madame Decreane, je voulais simplement vous dire une nouvelle fois merci de m'avoir invité au bal.

Christine. À ce propos, inspecteur... (*Génée.*) Nous vous avertirons si toutefois, par hasard, le bal était annulé. Ou reporté. Sait-on jamais.

L'inspecteur. Cela m'enchanté, cette soirée dansante.

Vincent. Bon ! Nous sommes ravis de vous avoir fait plaisir.

L'inspecteur. Au fait, monsieur Decraene, nous aurons quelques petites questions à vous poser à propos du musée. Parce qu'il y a des détails qui m'ont échappé durant cette soirée.

Vincent. Mais bien entendu, inspecteur.

L'inspecteur. Vous n'aurez qu'à passer demain au commissariat.

Le téléphone sonne. Christine répond.

Christine (*Au téléphone.*) Allô... Oui, comment ?... Oui, c'est bien cela...

L'inspecteur. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Bonne fin de soirée à vous tous.

Christine. Inspecteur ! C'est pour vous. C'est le commissariat.

Elle lui donne l'appareil.

L'inspecteur (*Au téléphone.*) Oui ?... Oui, c'est tout à fait moi... Ah, c'est monsieur Bennet. Comment allez-vous, monsieur Bennet ?... Eh ben, tant mieux !... Oui, c'est bien ici. Monsieur Decraene, oui... (*Vincent et Christine commencent à s'inquiéter.*) Oui... (*Brusquement surpris.*) Comment ?... Mais il est ici...

Enfin, il paraît qu'il est là, oui... Vous en êtes certain ?... Très bien, alors je vais mener mon enquête, chef.

Il raccroche et sourit cyniquement.

Dorothée. Qu'est-ce que c'était, inspecteur ?

Vincent (*Très anxieux.*) Oui, qu'est-ce qui se passe ?

L'inspecteur (*Il regarde tout le monde sournoisement.*) Mes collègues du commissariat me préviennent qu'ils ont arrêté les cambrioleurs. Ça n'a pas traîné. Ils s'enfuyaient à vélo, alors...

Vincent (*Soulagé.*) Ah, bravo la police !

Christine. Félicitations !

L'inspecteur. Oui. Mais il y a malheureusement un petit détail qui n'est pas cohérent. Mes collègues viennent de recevoir une visite... De monsieur Sydney. Sydney Morel. Le directeur du musée Chaptal.

Dorothée et Édouard sont très surpris. Christine et Vincent sont accablés.

L'inspecteur (*Grave, pour une fois.*) Monsieur Decraene. Pourquoi avez-vous menti sur votre patron ? Vous avez prétendu qu'il dormait dans la chambre.

Vincent. Ah oui ?

Dorothée. Je ne comprends pas ! J'ai bien vu quelqu'un dans ma chambre !

L'inspecteur (*Impérieux.*) Qui est-ce qui dort à côté, monsieur ?

Vincent (*Ignorant.*) Alors là... (*À Christine.*) Chérie, tu sais qui est-ce qui dort à côté ?

Christine. Aucune idée. Je donne ma langue au chat. Alors, qui est-ce, inspecteur ?

L'inspecteur. Je n'en sais rien ! C'est la question que je vous pose ! Si personne ne peut répondre, je vais devoir procéder à une enquête approfondie. Je dois interroger toutes les personnes ici présentes.

Christine. C'est qu'il est tard, et...

L'inspecteur. Quelque chose de très étrange se passe ici ce soir. Je dois mener mon enquête.

Vincent. Et bien, faites...

L'inspecteur. Je dois interroger toutes les personnes... individuellement. (*Il crie.*) Alors que personne ne bouge ! (*Plus calme.*) J'ai toujours voulu dire cela. Je vais donc commencer tout naturellement par le maître de cérémonie : monsieur Decraene.

Vincent. C'est si gentiment demandé.

L'inspecteur. Y a-t-il un endroit où nous pourrions être tranquilles, tous les deux ?

Vincent. Eh bien nous n'avons qu'à aller dans la chambre.

Dorothée. Et monsieur Sydney ?

Vincent (*De mauvaise foi.*) Quel monsieur ?... Vous venez de nous dire qu'il ne pouvait pas être là.

Dorothée et Édouard sont surpris.

L'inspecteur. Je pense que nous serons assez rapides. Après vous, monsieur Vincent Decraene.

Ils vont dans la chambre et ferment la porte.

Christine. Il faut vite que j'aille me débarrasser des invités. Je pense que nous sommes déjà assez nombreux pour l'interrogatoire. (*Accablée.*) Inutile de mêler d'autres personnes à cette sombre histoire.

Elle monte au rez-de-chaussée. Édouard et Dorothée restent assis.

Édouard. De quelle sombre histoire voulait-elle parler ?

Dorothée. Je ne sais pas. Je ne comprends pas tout. Le climat commence à être tendu, vous ne trouvez pas ?

Édouard. J'ai comme l'impression que nous naviguons en plein dans le péché.

Il fait son signe de croix.

Dorothée. Je ne comprends pas pourquoi monsieur et madame nous ont menti.

Édouard. Ils ne doivent pas être exempts de tout reproche.

Dorothée. Pourvu que l'inspecteur ne les arrête pas.

Édouard (*Il fait un signe d'ignorance.*) Ah ça...

Dorothée. Cela m'ennuierait d'être obligée de trouver une autre place.

Édouard. Vous vous plaisez ici ?

Dorothée. Oh oui, mon père. Monsieur et madame Decraene sont des patrons formidables. Honnêtes. Sincères. Gentils.

Édouard. Si parfois il leur arrivait malheur... on ne sait jamais... (*Faussement.*) Je ne le souhaite pas, mais si vous deviez quitter ce poste... j'aurais besoin d'une gouvernante... comme vous.

Dorothée. Vous m'embarrassez, monsieur Édouard. Mais... j'accepterais avec grand plaisir.

Christine redescend.

Christine. Ouf. Le rez-de-chaussée est évacué. Curieusement, ils n'avaient pas envie de rester. Dorothée, vous avez les compliments des invités. À part un petit goût de poussière dans les légumes, mais...

Dorothée (*Fausse.*) Ce sont mes nouveaux ustensiles de cuisson, madame. Ils donnent un certain goût aux aliments.

Christine. Ils vont encore en avoir pour longtemps, à côté ?

Dorothée. L'inspecteur a l'air sévère.

Christine. Vous trouvez ? (*À Édouard.*) Écoute, Édouard, j'aimerais que tu me parles. C'est confortable, une prison ?

Dorothée. Pardon ?

Édouard. Pourquoi cette question, Christine ?

Christine. Pour rien. Mais tu y as déjà séjourné, il me semble.

Dorothée. Comment ? C'est vrai, mon père ?

Édouard. Mais non, mais non ! (*Silence.*) C'était il y a longtemps. (*À Dorothée.*) J'avais été engagé pour confesser certains prisonniers.

Christine. Alors ?

Édouard. Ce n'est pas une suite de luxe, hélas. La literie est perfectible, la restauration irrégulière, et il n'y a pas de rideaux, ce qui est un choix. Mais l'ambiance est folle. On se réunit le soir, on chante des chansons paillardes, on organise des tournois. Et surtout, on se fait des relations. Beaucoup de relations.

Christine (*Pas très emballée.*) J'imagine.

Vincent revient de la chambre.

L'inspecteur (*Off.*) Au suivant ! Madame Decraene !

Christine (*À Vincent.*) Qu'est-ce que tu lui as dit, mon chéri ?

Vincent. Des mensonges. Alors essaie de raconter les mêmes.

Christine va dans la chambre.

Édouard (*À Vincent.*) Confessez-vous, mon fils.

Vincent. Oh non, ce serait trop long. Il est déjà tard, cela nous ferait finir aux aurores.

Dorothée. Qui est-ce qui veut du café ? Il y en a de prêt là-haut.

Vincent. Non merci. Du whisky, ça suffira. (*Il se sert un verre.*) Vous en voulez, mon père ?

Édouard. Alors, juste une larme. (*Vincent lui remplit son verre.*) Merci, ça ira.

Les deux hommes boivent cul sec.

Vincent. Allez-y, Dorothée, je vous autorise à en prendre. Ce soir, c'est un peu fête.

Dorothée. Oh, je vous remercie beaucoup, monsieur, surtout qu'il est très bon... (*Les deux hommes la regardent.*) Enfin, je suppose. (*Elle se sert un verre.*) Vous en reprendrez bien un peu, messieurs ? Je ne vais pas boire toute seule.

Édouard. Il ne faut pas abuser des bonnes choses.

Vincent. Vous n'avez qu'à imaginer qu'il est infect, dans ce cas.

Édouard. Très juste. (*À Dorothée.*) Volontiers, ma chère Dorothée.

Elle remplit les deux verres.

Vincent. À notre santé !

Les trois boivent d'un trait.

Édouard. Ah. C'est plutôt rafraîchissant.

Dorothée. Cela ne vous incommode pas trop, mon père ? Il ne faudrait pas que vous soyez ivre pour l'interrogatoire.

Édouard. Vous savez, j'ai l'habitude.

Dorothée. Des interrogatoires ?

Édouard. Non, de l'alcool. (*Dorothée le regarde, choquée.*) Ce n'est pas du sirop de grenadine que nous buvons pendant la messe.

Vincent. C'est ce qui m'attirait dans la profession. Mais on m'a dit que ce n'était pas une motivation suffisante.

Dorothée. Il est excellent. Ce doit être du whisky d'Écosse, c'est le meilleur. (*Regard louche de Vincent et d'Édouard.*) (*Faussement innocente.*) C'est ce qu'on m'a dit.

Christine revient.

Vincent. Déjà ?

Christine. Oui. Il n'avait pas beaucoup de questions à me poser. Et comme je n'arrivais pas à mettre un mot devant l'autre, ça tombait bien.

L'inspecteur (*Off.*) Suivant ! Envoyez moi la soubrette !

Édouard. Je pense qu'il s'agit de vous, ma chère Dorothée.

Dorothée. Oh ! là ! là ! Moi, j'ai toujours été impressionnée par la police.

Elle va dans la chambre.

Vincent. Alors, qu'est-ce que tu lui as raconté, ma chérie ?

Christine. Sûrement pas la même chose que toi. J'étais paniquée, je bafouillais, c'était terrible. Je crois qu'il nous soupçonne de quelque chose.

Édouard. De quoi ? Vous n'avez rien à cacher, j'espère ?

Vincent (*Faux.*) Non, bien sûr, mon père. Mais vous savez, quand un inspecteur veut vous arrêter, il trouve toujours un prétexte.

Christine. Il m'a dit qu'il avait le droit de perquisitionner. Où as-tu mis... ce que tu sais ? Dans la cave ?

Vincent. La couverture ? (*Géné par la présence d'Édouard.*) Oui, elle est dans la cave. Dorothée la mettra à laver. (*À part, à Christine.*) Il faut vite s'en débarrasser.

Christine. Mais comment tu veux faire ?

Vincent. Je sais pas !

Christine (*À part, à Vincent.*) Le problème, c'est que nous sommes dans un endroit beaucoup trop fréquenté, si tu vois ce que je veux dire.

Vincent. Attends. (*Il réfléchit.*) J'ai peut-être une idée. Laisse-moi faire. Vous prendrez bien un autre verre, mon père ?

Édouard. C'est que je ne voudrais pas abuser. Il faudrait plutôt que j'essaie de reposer ce pied par terre.

Il essaie de se lever.

Vincent. Allons, allons, vous n'allez pas vous laisser abattre. (*Il prend la bouteille dans sa main.*) Oh, regardez, la bouteille est vide ! Ne bougez pas, je vais en chercher une autre dans la cave.

Édouard. Ne vous dérangez pas pour moi.
(*Debout.*) Le plus dur est fait.

Christine (*Elle vient l'aider.*) Attends, appuie-toi sur moi.

Vincent. Non, non, pas trop d'effort pour le moment, Édouard ! (*Il se dirige vers la cave et éteint la lumière.*) Sapristi ! Encore une coupure de courant ! Ce satané orage !

Édouard. Il y a une lampe électrique là, sur la table.

Christine (*Prenant la lampe.*) Il n'y a plus de pile. C'est pas de chance. (*Vincent revient en tirant la couverture et l'emmène vers la porte de la rue.*) (*À Vincent.*) Mon chéri, regarde s'il ne s'agit pas des fusibles !

Vincent (*Off.*) J'y vois rien, Christine ! S'il te plaît, apporte-moi la lampe qui est sur la table, et viens m'aider !

Édouard. Les dieux ne sont pas contents, dirait-on.

Christine. J'arrive, Vincent !

Elle lâche Édouard et va aider Vincent.

Édouard. Oh ! là ! Ne me lâche pas, Christine, ne me lâche pas !

Christine (*Off.*) Alors, mon chéri ? Tu trouves les fusibles ?

Édouard (*Qui retombe dans le fauteuil.*) Aïe ! (*À Vincent et Christine.*) Je crois que c'est plutôt l'orage !
Vincent et Christine tentent de sortir la couverture.

Vincent. Attention, Christine, tiens-le mieux que ça, s'il te plaît !

Christine. Je voudrais bien, mais c'est dur !

Vincent. Vas-y, tire !

Édouard (*Inquiet.*) Qu'est-ce qui se passe ?

Christine. Ce n'est rien ! Ne t'en fais pas, Édouard !

Ils sortent la couverture dehors par la porte de la rue. Ils reviennent et Vincent rallume.

Christine (*Soulagée.*) Ouf. C'est fini.

Vincent. Ce sont des microcoupures.

Édouard. Et la lumière fut.

Vincent (*Il s'assoit, relax.*) Ça va déjà beaucoup mieux.

Édouard. On y voit plus clair.

Christine. N'est-ce pas ?

Vincent. Je reprendrais bien un petit verre, à présent.

Christine. Tu ne crois pas que tu as assez bu pour ce soir, mon chéri ?

Vincent. J'ai besoin de décompresser.

Édouard. Attention, mon fils : l'alcool est un péché. Enfin, ce n'est pas le plus grave.

Dorothée revient.

Dorothée. Au suivant !

Christine. Il ne reste plus que toi, Édouard.

On frappe violemment à la porte de la rue.

Vincent. Encore ?

Christine. Eh oui.

Vincent. Ah non !!

Christine. Allez, va ouvrir.

Vincent. Pourquoi moi ?

Christine. C'est toi le plus proche.

Vincent va ouvrir. Il revient à reculons, devant l'agent Saponi, trempé, en ciré, une pince à vélo à la cheville.

Vincent (Blanc.) Monsieur l'agent ?

L'agent. Bonsoir.

Vincent. Vous êtes venu à pied ?

L'agent. À vélo. Le mien. Avec mon panier et ma sonnette. On nous a volé les trois dernières voitures cet après-midi, dans la cour du commissariat, entre quatorze heures et quatorze heures dix. Les deux vélos électriques étaient partis la semaine d'avant. Derrière la grille. Sous les fenêtres du commissaire. *(Digne.)* La brigade est à vélo depuis quinze heures.

Dorothée (*Sincère.*) C'est plus écologique.

L'agent. Merci, mademoiselle.

Vincent. Bon. Écoutez, monsieur l'agent, il est très tard et...

L'agent. Je viens pour vos papiers.

Vincent. Demain.

L'agent. Il est minuit moins vingt.

Vincent. Et alors ?

L'agent. Demain, c'est dans vingt minutes. J'attends.

Il s'assoit sur le sofa. Christine, discrètement, fait pivoter le fauteuil d'Édouard face au mur.

Édouard (*Étouffé.*) Christine !

Christine. Chut.

Édouard. Mon pied !

Christine. Chut !

L'agent (*Il se retourne.*) Vous avez dit quelque chose ?

Christine. Non.

L'agent. J'ai entendu quelqu'un.

Christine. C'est le chien.

L'agent. Tout à l'heure, c'était un chat.

Christine. Nous en avons deux.

L'agent. Deux chiens ?

Christine. Un de chaque.

L'agent. Ah.

Vincent. Ils s'entendent très bien.

L'agent. Tant mieux.

Vincent (*À Christine, entre ses dents.*) Fais-le sortir.

Christine (*Même jeu.*) Fais-le sortir toi-même.

L'agent. Cela dit, tant que je suis là... j'aimerais éclaircir un point avec vous. On m'a convoqué ce soir. Chez le commissaire. Il y a eu un rapport sur moi. Un rapport signalant qu'un agent aurait verbalisé à tort un automobiliste. Rue Poussin. Vers dix-neuf heures.

Vincent. C'est grand, la rue Poussin.

L'agent. Elle fait cent quarante mètres.

Vincent. Ah ?

L'agent. Vous n'auriez pas une petite idée de qui aurait pu faire ce rapport ?

Vincent. Alors là, aucune.

Christine. Aucune.

Dorothée. Aucune.

L'agent (*Il les regarde tou.tes les trois.*) Bien. (*Un temps.*) Parce que j'ai ma théorie, moi.

Vincent (*La gorge sèche.*) Ah bon ?

L'agent. Il y a comme une cabale. Une cabale contre les agents de carrefour. Ça dure depuis des années et ça vient d'en haut. On nous supprime les

gants. On nous supprime le sifflet. On nous met des ronds-points partout, et un rond-point, savez-vous ce que c'est ? Un carrefour sans agent. Voilà ce qu'ils veulent. Et le jour où il n'y aura plus un agent devant un feu dans cette ville, on verra ce qu'on verra.

Vincent (*Immensément soulagé.*) Ça ne m'étonne pas de vous.

L'agent. Comment ?

Vincent. Je veux dire, ça ne m'étonne pas d'eux.

L'agent. Voilà. (*Il se lève.*) Bon. Autre chose. La berline grise, dehors, devant le numéro 10, c'est à vous ? Elle est sur le passage piéton. Aux trois quarts.

Vincent. Je l'ai garée un peu vite, avec l'orage...

L'agent. J'ai appelé la fourrière.

Silence de mort. Christine s'assoit lentement.

Vincent. Vous avez appelé la fourrière.

L'agent. Il y a une demi-heure. Ils sont débordés, remarquez. Ça peut prendre encore vingt minutes.

Vincent (*Très calme.*) Vingt minutes ?

L'agent. Ou dix.

Vincent. Ou dix ?

L'agent. Ça dépend du chauffeur. S'ils envoient Mercier, c'est vingt. S'ils envoient l'autre, celui qui mange en conduisant, c'est cinquante.

Christine. Prions pour l'autre.

L'agent. Ne priez pas trop fort. L'autre a été muté.

Vincent (*Il hurle.*) Christine !

Christine. Oui ?

Vincent. Le coffre !

Christine (*Fort, faux.*) Ah oui, le coffre ! Il y a la robe de ma mère dans le coffre !

L'agent. De toute façon ils prennent la voiture entière.

Christine. Justement.

Vincent. Je descends la déplacer.

L'inspecteur (*Off, de la chambre.*) Au suivant, s'il vous plaît !

L'agent (*Il se fige.*) Qui est-ce ?

Vincent. Personne.

L'agent. Il y a quelqu'un dans cette chambre.

Vincent. C'est mon patron. Il dort.

L'agent. Il vient de parler.

Vincent. Il parle en dormant.

L'agent. Il a dit « au suivant ».

Vincent. Il est très fatigué.

L'agent. Cette voix, je la connais...

Christine (*Le poussant vers l'escalier.*) Dorothee ! Les clefs de la voiture !

Dorothée. Les clefs de monsieur ?

Vincent. Oh non ! Pas elle !

Christine (*À part, à Vincent.*) Tu préfères y aller toi-même et laisser l'agent seul ici ?

Vincent (*Un temps. Il fouille sa poche et tend les clefs à Dorothée avec l'air d'un homme qui signe sa condamnation.*)
Dorothée...

Dorothée. Monsieur ?

Vincent. Vous prenez la voiture.

Dorothée. Oui, monsieur.

Vincent. Vous la déplacez.

Dorothée. Oui, monsieur.

Vincent. Et vous n'ouvrez surtout pas le coffre.

Dorothée. Pourquoi ?

Vincent. Parce que.

Dorothée. Bien, monsieur.

Vincent. Et vous ne vous garez pas loin.

Dorothée. Comptez sur moi, monsieur. (*Elle prend son parapluie.*) Je connais un endroit où il y a toujours de la place.

Vincent. Parfait. Allez-y.

Elle sort par la porte de la rue.

Christine (*Un temps.*) Heu... Vincent ?

Vincent. Quoi ?

Christine. On vient de confier notre voiture à la femme qui a fait cambrioler ton musée avec la clef de la cave ?

Vincent. C'est toi qui m'a dit de... !

L'agent (*Qui écoute depuis le début.*) Il y a un problème avec cette voiture ?

Vincent et Christine. Non !

L'agent (*Il se rassoit tranquillement.*) Bon. Alors j'attends mes papiers.

Vincent. Vos papiers ?

L'agent. Non, vos papiers.

Vincent. Ah, mes papiers.

Il fait mine de chercher dans le petit meuble. Édouard, toujours face au mur, tente très lentement de faire pivoter son fauteuil pour voir ce qui se passe.

L'agent (*Il se retourne d'un coup.*) Ce fauteuil a bougé.

Christine. Non.

L'agent. Si.

Christine. C'est le plancher.

L'agent. Le plancher ?

Christine. Il travaille. Cette maison est très ancienne.

L'agent (*Il se lève et fait un pas vers le fauteuil.*) Je peux ?

Vincent (*Se plaçant devant lui.*) Non !

L'agent. Pourquoi ?

Vincent. Il y a une bête.

L'agent. Dans le fauteuil ?

Vincent. Elle est très craintive.

L'agent. Il s'agit du chien ou du chat ?

Vincent. Les deux. Ils sont dans le fauteuil ensemble. Ils ne se quittent jamais, c'est très touchant, mais dès qu'un uniforme entre dans la pièce, ils se pétrifient. Une histoire ancienne. Je ne peux pas vous en dire plus.

L'agent (*Il note.*) Un uniforme.

Vincent. N'écrivez pas ça.

L'inspecteur (*Off.*) Bon, je viens le chercher moi-même, alors ?

L'agent (*Blême.*) Cette voix...

Christine. C'est celle du chien !

L'agent. Il parle ?

Vincent. Il regarde la télé toute la journée. Il est un peu enrôlé.

L'agent (*Il recule vers la porte de la rue.*) Écoutez... Vous savez ce qu'on va faire ? Vous me les apporterez demain, vos papiers.

Vincent. Demain ?

L'agent. Au commissariat.

Vincent. Vous êtes sûr ?

L'agent. Certain. *(Il ouvre la porte. Un coup de tonnerre.)* Et faites moi soigner ce chien.

Il sort. Vincent referme la porte, s'y adosse et souffle. Christine remet le fauteuil d'Édouard face au public.

Édouard *(Cramoisi.)* Vous avez une explication ?

Christine. Aucune.

Édouard. Christine !

Christine. Le fauteuil était mal placé pour la lumière.

Édouard. J'avais le nez collé au mur pendant un quart d'heure !

Vincent. Et vous n'avez rien vu. C'est bien la preuve que c'était la place adéquate.

La porte de la rue s'ouvre. Dorothée entre, ruisselante, et rend les clefs à Vincent.

Dorothée. Voilà, monsieur. C'est fait.

Vincent. Merci, Dorothée.

Dorothée. De rien.

Vincent. Vous n'avez pas ouvert le coffre ?

Dorothée. Non, monsieur.

Vincent. Vous êtes un ange.

Dorothée. J'ai simplement trouvé une place.

Christine. Loin ?

Dorothée. Non, non. Deux rues. Il y avait tout un côté de libre.

Vincent. Où ça ?

Dorothée. Devant le commissariat.

Un temps. Vincent regarde Christine. Christine regarde Vincent.

Vincent (*D'une voix très douce.*) Devant le commissariat ?

Dorothée. Juste sous le lampadaire, entre deux fourgons. Comme ça, elle ne risque rien. Avec tout ce qui se vole dans le quartier, je me suis demandé où une voiture était le plus en sécurité dans Paris. La réponse est venue toute seule. J'ai même demandé au planton d'avoir un œil dessus.

Vincent va se servir un verre de whisky et le boit d'un trait.

Christine (*À Dorothée, un sourire figé.*) C'est très prévenant.

Dorothée. Merci, madame.

Édouard. Elle est parfaite, cette petite.

Vincent (*À lui-même.*) Il faut que je m'assoie.

Il s'assoit.

[--- Scène optionnelle 3 - Dominique ---]

On frappe à la porte de la rue.

Vincent. Ça ne va jamais s'arrêter !

Vincent va ouvrir. Dominique entre, gilet jaune, tablette à la main.

Dominique. Bonsoir. Fourrière. Une berline grise, au nom de Decraene, signalée à vingt-trois heures dix sur un passage piéton.

Vincent (*Il se rassoit.*) C'est la mienne.

Dominique. Elle n'y est plus.

Vincent. Je sais.

Dominique. Vous savez ? Vous saviez et vous ne nous avez pas prévenus ?

Vincent. Je le sais depuis quatre minutes. Cela ne me laissait pas beaucoup de temps pour vous appeler.

Dominique. Parce que c'est un problème, monsieur. Quand on m'envoie enlever un véhicule et que le véhicule n'est pas là, je dois quand même clôturer l'intervention. Sinon elle reste ouverte. Et une intervention qui reste ouverte, à la fin du mois, c'est moi qui l'explique. Devant tout le service.

Christine. Nous sommes vraiment désolés pour votre intervention.

Dominique. Ce n'est pas votre faute, madame. C'est le système.

Vincent. Un peu, quand même. Disons moitié-moitié.

Dominique (*sur sa tablette.*) Vous avez déplacé le véhicule vous-même ?

Vincent. Pas exactement.

Dominique. Qui alors ?

Dorothée. C'est moi.

Dominique. Votre nom ?

Dorothée. Dorothée.

Dominique. Et où l'avez-vous garé ?

Dorothée. Devant le commissariat.

Un temps. Dominique lève les yeux de sa tablette.

Dominique. Devant le commissariat ?

Dorothée. Il y avait tout un côté de libre.

Dominique. Il y a tout un côté de libre parce que c'est une aire de service. C'est réservé, c'est signalé au sol, et c'est même le seul endroit de cette ville où j'ai le droit d'enlever un véhicule sans discuter avec qui que ce soit.

Christine (*Faible.*) Ah ! Ben elle n'aurait pas pu tomber plus mal...

Dominique. Je vais aller la chercher là-bas, alors.

Vincent. Non non, inutile !

Dominique. Pardon ?

Vincent. C'est-à-dire que... elle est très bien où elle est. Elle est au calme, elle est éclairée, elle est surveillée.

Dominique. Elle est en infraction où elle est.

Vincent. Elle a l'habitude. C'est une voiture qui a beaucoup vécu.

Dominique (*Tendant la tablette.*) Signez ici. (*Vincent signe.*) Vous avez quelque chose dans le coffre ?

Silence.

Vincent. Des affaires. Des affaires personnelles. Rien qui vous concerne.

Dominique. Il faut les sortir. À la fourrière, nous ne sommes pas responsables du contenu, et je vous préviens tout de suite : les réclamations, ça se fait en ligne, il faut un compte, et le compte demande une pièce d'identité, et pour la pièce d'identité...

Vincent. Je m'en occupe !

Dominique. Okay, faites vite. J'y suis dans vingt minutes.

Dominique sort.

Christine (*Un temps.*) Vingt minutes ?

Vincent. Ou dix. Ça dépend du chauffeur.

[--- Fin de la scène optionnelle 3 ---]

L'inspecteur arrive de la chambre.

L'inspecteur. Et alors ? Il vient ou il ne vient pas le suivant ?

Christine. Il ne vient pas.

L'inspecteur. Pardon ?

Vincent. Inspecteur, serait-il possible de faire l'interrogatoire ici ? Le pauvre Édouard a du mal à se déplacer.

L'inspecteur. Tout à fait possible.

Vincent. Nous, nous allons monter là-haut. (*À Édouard.*) Un conseil : n'en racontez pas trop, mon père.

L'inspecteur. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Vincent. Rien. Allez, on vous laisse.

Vincent, Christine et Dorotheé montent. L'inspecteur note tout sur un petit calepin.

L'inspecteur. Bien. Alors, monsieur, vous vous appelez ?

Édouard. Édouard Chapuis.

L'inspecteur. Et vous êtes ?

Édouard. De Brest.

L'inspecteur. Non, je veux dire : vous exercez dans quelle branche ?

Édouard. Je suis prêtre. Révérend Édouard.

L'inspecteur. Depuis combien de temps ?

Édouard (*Géné.*) Euh... pas très longtemps.

L'inspecteur. Monsieur Édouard, pourquoi êtes-vous ici ce soir ?

Édouard. Ma sœur Christine m'a invité.

L'inspecteur. Madame Decraene ! C'est votre sœur ? Mais vous ne vous ressemblez pas du tout...

Il se rapproche de lui.

Édouard. Est-ce utile pour l'enquête ?

L'inspecteur. Non. Mais je suis extrêmement curieux, c'est dans ma nature. Reprenons. Elle vous a invité ce soir ?...

Édouard. Pour dîner.

L'inspecteur. C'est moi qui ai mangé votre part. Vous m'avez affirmé que vous n'aviez pas faim.

Édouard. C'est-à-dire que j'avais déjà dîné.

L'inspecteur. Vous êtes invité et vous mangez avant de venir ?

Édouard. Je dois suivre un régime très strict. Alors je ne voulais pas causer une surcharge culinaire à mademoiselle Dorothée.

L'inspecteur. Vous venez souvent ici ?

Édouard. Quelquefois.

L'inspecteur. Mademoiselle Dorothée m'a dit qu'elle avait vu quelqu'un dormir dans son lit : le faux Sydney. L'avez-vous vu également ?

Édouard. Non. C'est Dorothée qui m'a averti qu'il y avait quelqu'un qui dormait à côté.

L'inspecteur. Êtes-vous allé dans la cave, ce soir, mon père ?

Édouard (*Hésitant.*) Non.

L'inspecteur (*Il réfléchit.*) Êtes-vous déjà allé au musée, monsieur Édouard ?

Édouard (*Surpris.*) Dans ma jeunesse, surtout.

L'inspecteur. Je voulais dire au musée Chaptal. Le musée de monsieur Sydney, où travaille votre beau-frère Vincent Decraene.

Édouard (*Très inquiet.*) Oui, parfois.

L'inspecteur (*Satisfait.*) C'est bien ce que je pensais. (*Un temps.*) C'est tout ce que j'avais à vous demander. Il ne me reste qu'à interroger les invités du rez-de-chaussée.

Édouard. Ils sont partis.

L'inspecteur. Ah ! Dans ce cas, nous allons faire redescendre tout le monde. (*Il va appeler en bas de l'escalier.*) Monsieur et madame Decraene ! Mademoiselle Dorothée ! Pouvez-vous descendre ?

Édouard. Vous avez découvert quelque chose, inspecteur ?

L'inspecteur (*Malicieux.*) Je crois...

Les trois autres descendent.

Christine. C'est fini, inspecteur ?

L'inspecteur. Presque. Monsieur Decraene, vos invités sont partis ?

Vincent. Euh... oui. Ils devaient se lever très tôt demain matin, alors ils ont préféré abréger cette gentille soirée.

L'inspecteur. Parfait. Asseyez-vous tous. Je vais vous récapituler ce que ma petite enquête a révélé.

Dorothée s'assoit près d'Édouard, et les époux s'assoient l'un à côté de l'autre.

Christine. Est-ce long, inspecteur ? Car je commence à sentir un brin de fatigue.

Vincent. Je t'en prie, Christine. Laisse la police faire son métier.

L'inspecteur. Rassurez-vous, ce sera assez court. *(En regardant ses notes sur son calepin.)* Voilà : ce soir, vers huit heures, madame Decraene se trouvait seule chez elle. Mademoiselle Dorothee, l'employée de maison, était à un cours de catéchisme.

Dorothee. De secourisme.

L'inspecteur. Pardon, de secourisme. Et monsieur Decraene était parti acheter du whisky. Il se fait arrêter par un agent pour être passé au vert, et il rentre ici entre dix-neuf heures quinze et vingt heures dix, n'est-ce pas ? Madame nous appelle : il vient de se passer quelque chose d'affreux. Monsieur Sydney s'est fait jeter par sa femme. On lui propose de dormir ici, il refuse et il repart, puisqu'il est invité chez des amis.

Vincent. C'est exactement ça.

L'inspecteur. Mademoiselle Dorothee arrive à vélo, sous la pluie, et découvre dans son lit ce monsieur Sydney qui est parti. Madame Decraene invite alors toute sa famille à dîner pour liquider le reste de soupe au poisson. Elle invite son frère, le révérend Chapuis, qui mange avant de venir, et qui, en arrivant, s'installe au sous-sol. Pendant qu'au rez-de-chaussée, monsieur reçoit son oncle obsédé et sa belle-mère sourde et muette, tous deux porte-parole du dieu Jéhovah.

Christine (*D'une petite voix.*) Vous notez tout ?

L'inspecteur. Tout. L'inspecteur Roquet, c'est moi, arrive ici très vite, vers vingt heures trente. Je me fais inviter au bal des métiers de Paris, et je repars. Pour revenir aussitôt annoncer qu'on a cambriolé le musée. Vol dû au gros bouton vert bleu acajou que mademoiselle a tourné dans le mauvais sens avec la clef de la cave. Enfin, on m'apprend que monsieur Sydney dort dans la chambre à côté, pendant que le même monsieur Sydney fait sa déposition au commissariat.

Vincent (*De mauvaise foi.*) Voilà.

Christine. Tout à fait exact.

Dorothée. Bravo, inspecteur.

Édouard (*Inquiet, il fait son signe de croix.*) Notre Père qui êtes aux cieux...

L'inspecteur. Mes amis, j'ai vu et revu toutes les enquêtes du lieutenant Columbo. Je parle donc en connaisseur. Et je peux vous dire qu'il y a quelque chose de louche dans cette histoire.

Dorothée. Pourquoi, inspecteur ?

L'inspecteur. Ce que je pense, c'est que ce soir, votre maison aurait dû être cambriolée. La police recherche depuis deux ans les plus célèbres escrocs de Paris. Ils sont deux. Deux hommes, jamais un de plus, jamais un de moins. Pas d'empreintes, rien de forcé, que les petites pièces, et jamais pincés. Nous avons un dossier partagé au commissariat. Et l'un

des deux vient d'être identifié : un certain Jean-Robert Varese.

Christine. Jean-Robert ? Et vous prétendez que notre maison aurait dû être sa cible ce soir ? C'est impossible.

L'inspecteur. Mais si. Je prétends même qu'elle l'a été. Un des voleurs est venu ici ce soir.

Vincent (*Faux.*) C'est absurde.

L'inspecteur. Vous avez remarqué la croix blanche peinte sur votre façade ?

Christine. Oui, je l'ai vue.

Vincent. Et alors ? Des jeunes, probablement.

L'inspecteur. Ce ne sont pas de jeunes artistes. Chez les gangsters, cette croix veut dire quelque chose de très précis : la maison est repérée, elle sera visitée dans le mois. Une croix blanche, c'est un rendez-vous. Il y a aussi le rond, qui veut dire chien méchant, et le trait, qui veut dire personne âgée seule, c'est terrible. Nous avons une fiche complète au commissariat. Beaucoup de maisons du quartier y sont déjà passées.

Dorothée (*Innocente.*) Mais inspecteur, la maison n'a pas été cambriolée.

L'inspecteur. Je pense que si. Juste après l'appel de madame, mes collègues ont reçu un coup de fil de vos voisins : ils venaient d'entendre une détonation au 10, rue Poussin. C'est ici, il me semble. (*Imitant le lieutenant Columbo, il s'adresse à Christine.*) Je crois, chère madame, que ce soir, à huit heures, vous avez appelé

la police pour dire qu'il venait de se passer quelque chose d'affreux. Et cette chose affreuse c'était que vous aviez tué un homme d'un coup de revolver.

Christine (*Sincère.*) Oui j'avoue.

Dorothée (*Choquée.*) Madame !

*Vincent reste sans voix et regarde tristement sa femme.
Édouard semble perturbé.*

L'inspecteur (*Très content.*) J'ai réussi ! J'ai réussi ! (*Vincent le regarde sévèrement.*) Pardon. Eh bien, je pense que vous pourrez venir demain au poste, madame, pour vous expliquer devant mes chefs. Et vous serez donc ensuite... immédiatement relâchée.

Vincent. Comment ?

L'inspecteur. Si madame veut bien approuver les faits, et si vous nous dites où trouver le cadavre, oh quelle horreur, madame ne sera pas accusée. Elle sera remerciée. Remercée par la France entière, pour nous avoir débarrassés du plus terrible gang depuis Bonnie et Clyde. Légitime défense.

Christine (*Complètement soulagée.*) Merci, inspecteur !

L'inspecteur. Madame, l'homme que vous avez tué était plutôt petit et gros.

Christine. Oui, je crois me souvenir.

L'inspecteur. Alors il s'agit de Jean-Robert Varese. (*Édouard semble de plus en plus tendu.*) Nous n'aurons aucun mal à retrouver son complice. Une recherche, et le tour est joué. (*On frappe à la porte, et*

Édouard sursaute.) Ah ! La criminelle ! Où pouvons-nous trouver le... le mort ?

Vincent. Dans le coffre de ma voiture. *(Il lui tend ses clefs.)* Dehors.

L'inspecteur. Merci. Je vous les rapporte tout de suite.

Dorothée. Ah non.

Vincent. Comment ça, ah non ?

Dorothée. Elle n'est plus dehors, monsieur. Je l'ai déplacée.

L'inspecteur. Où ça, mademoiselle ?

Dorothée. Devant le commissariat.

L'inspecteur *(Ravi.)* Mais c'est parfait ! Vous nous facilitez le travail !

Vincent. C'est notre spécialité.

Édouard se lève brutalement.

Édouard. Vous n'irez nulle part, inspecteur.

L'inspecteur. Pardon ?

Édouard *(Il sort un revolver qu'il applique sur la tempe de l'inspecteur.)* T'as très bien compris : tu restes ici, ou je te fais exploser la tête comme une pastèque... mon fils.

Christine *(Scandalisée.)* Édouard !

Dorothée *(Horriifiée.)* Oh, mon Dieu !

Vincent (*À moitié délirant.*) Vous permettez ? (*Il sert un grand verre de whisky et boit directement à la bouteille.*) Vous pouvez continuer.

Édouard. Vous ne croyez pas que je vais vous laisser partir en emmenant le corps de J.R.

On frappe à la porte.

Vincent. Ne faites pas l'imbécile, mon père. La maison est cernée par la police.

Édouard. Il n'y a plus de « mon père » ! Il n'y en a jamais eu !

Il dégrafe son col blanc.

Vincent. J'avais raison de me méfier de lui. Il est revenu.

L'inspecteur. Je commence à comprendre pourquoi, exceptionnellement ce soir, chez vous, il n'y avait qu'un voleur.

Édouard. Tu piges vite, Columbo.

Christine. Voyons, Édouard, laisse l'inspecteur !

Édouard. Sûrement pas. Bon : vous trois, vous allez vous mettre face au mur, les mains sur la tête. Allez, plus vite que ça ! (*Ils s'exécutent.*) Voilà. C'est très bien.

On frappe à la porte.

L'inspecteur (*Terrifié.*) Je vous en prie, monsieur Édouard, je préférerais aller avec les autres.

Édouard. Non. C'est toi qui vas parler aux inspecteurs, dehors.

L'inspecteur. Volontiers. Qu'est-ce que vous voulez leur dire ?

Édouard. Il faut qu'ils me laissent passer. Je pars avec la voiture de mon beau-frère et j'emmène le cadavre avec moi.

L'inspecteur. Elle est devant le commissariat.

Édouard (*Un temps.*) Alors qu'ils me laissent passer.

L'inspecteur. Et pour le corps ? Ils vont vouloir le corps.

Édouard. Débrouillez-vous ! Ils doivent vous croire !

Dorothée. Je vous en prie, inspecteur, faites de votre mieux.

Édouard. Allez-y. Et il faut qu'ils partent. (*L'inspecteur avance vers la porte.*) Et ne leur dites surtout pas que je suis là !

L'inspecteur (*S'adressant à un inspecteur invisible pour les spectateurs.*) Bonsoir inspecteur, n'avancez pas, ce n'est pas la peine, restez où vous êtes.

Édouard (*Qui le pointe toujours avec son revolver.*) Attention. Au moindre lapsus, j'en descends un.

Christine (*Toujours face au mur.*) Essayez d'être convaincant, inspecteur !

L'inspecteur. Euh... il s'agit d'une fausse alerte, inspecteur... Non, non !... Un coup de feu ? Ah oui, ce n'est rien, c'est Édouard qui...

Édouard (*Le rappelant à l'ordre.*) Hop hop hop !

L'inspecteur. Excusez-moi, je veux dire monsieur Decraene. C'est monsieur Decraene qui s'amusait à nettoyer son arme, et le coup est parti.

Vincent (*Vexé.*) Merci, inspecteur.

L'inspecteur. Non, bien sûr, personne n'est blessé.

Édouard. Demandez-leur qu'ils foutent le camp !

L'inspecteur. Oui, c'est cela... Euh... maintenant, il faudrait que vous foutiez le camp...

Édouard (*Il s'énerve.*) Inspecteur !

L'inspecteur. Pardon, je voulais dire : vous pouvez partir, inspecteur. Je contrôle la... la situation. Oui, c'est cela, oui... comment ?

Christine (*À part, à Vincent.*) Dans le petit tiroir, Vincent.

Vincent. Quoi ?

Édouard (*Tendu.*) Qu'est-ce que tu racontes, frangine ?

Christine. Rien, Édouard, ne t'inquiète pas. J'ai simplement besoin d'un mouchoir.

Vincent. Oui, et il y en a justement dans ce petit tiroir, là.

L'inspecteur. Non, rien de grave, inspecteur.

Édouard. Fais-le dégager, allez !

L'inspecteur. Non... vous pouvez rentrer au commissariat, c'est une fausse alerte... Non, ce n'est pas encore pour cette fois-ci.

Vincent tente discrètement de s'approcher du tiroir.

Édouard (*Il s'énerve.*) Plus vite que ça, Columbo !

L'inspecteur (*Toujours à l'inspecteur invisible.*) C'est cela, je ferai un rapport demain.

Vincent fait maladroitement du bruit en essayant d'atteindre le tiroir.

Édouard. Qu'est-ce que c'est que ça ! Les mains sur la tête, Vincent !

Vincent. Je voulais juste prendre un mouchoir pour Christine.

Édouard. Et ses manches, à quoi elles servent ?

L'inspecteur (*Même jeu.*) Comment ? Ah oui, c'est-à-dire... ce sont sûrement de jeunes voyous qui l'ont peinte.

Édouard (*De plus en plus nerveux.*) Allez, dépêchez-vous !

Christine. Je t'en prie, Édouard. Laisse Vincent prendre un mouchoir.

Édouard. Vas-y. Mais à la moindre entourloupe, je tire.

Vincent prend un mouchoir dans le tiroir et le donne à Christine, qui semble surprise.

Christine. Merci, Vincent.

L'inspecteur. Non, inutile de venir faire l'état des lieux. Je m'en suis chargé, inspecteur.

Édouard. Il les a pas encore fait dégager, lui !

Il se rapproche de lui.

L'inspecteur. Alors d'accord, je reviens au commissariat tout à l'heure pour mon rapport. Allez, excusez-nous du dérangement, inspecteur.

Christine (*Elle redonne le mouchoir à Vincent.*) Tiens. (*Vincent le remet dans le tiroir, et Christine feint l'évanouissement.*) Oh ! là ! là ! Qu'est-ce qui m'arrive ?

Elle s'écroule.

L'inspecteur. Que se passe-t-il, madame ?

Il écrase le pied d'Édouard en allant vers Christine.

Édouard (*Cris de douleur.*) Ouh ! là ! là ! Mais il est pas vrai, celui-là !

Vincent (*Il saisit rapidement le revolver dans le tiroir et le pointe sur Édouard.*) Bouge pas, Édouard !

Dorothée. Bravo, monsieur !

Vincent. Lâche ton arme, révérend !

Édouard lui obéit.

Édouard (*Complètement anéanti.*) De toute façon, il était même pas chargé.

Christine (*Qui se relève.*) Bravo, mon chéri !

Vincent. Inspecteur, je crois que vous avez réussi un joli coup de filet. Vous avez les deux voleurs les plus actifs de Paris, maintenant.

L'inspecteur. Merci, monsieur Vincent. Je ne sais pas comment je pourrais vous remercier.

Il va prendre Édouard.

Vincent. C'est tout simple. Acceptez cet humble cadeau.

Il lui donne son revolver.

L'inspecteur. Merci.

Il tient Édouard en joue.

Vincent (*Tendrement, à Christine.*) Je vais t'acheter un pistolet à eau.

L'inspecteur (*Il emmène Édouard et parle comme précédemment à l'autre inspecteur.*) Excusez-moi, inspecteur, c'était une blague ! Finalement, j'ai peut-être quelque chose pour vous : voilà le caïd des caïds !

L'inspecteur, aidé par Dorotheé, emmène Édouard. Christine et Vincent s'assoient sur le sofa.

Christine (*Épuisée.*) Oh, mon Dieu, mon chéri. Quelle soirée.

Vincent. Tu vois, je t'avais dit qu'il valait mieux prévenir la police tout de suite.

Christine. Je t'en supplie, ne me laisse plus seule des soirs comme celui-là.

Vincent. Je te le promets.

Christine. Où est-ce que tu étais parti ?

Vincent. Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu sais, quand on est fâché, on va à droite, à gauche...

Christine. Et là, tu étais où ?

Vincent. Tu veux le savoir ?

Christine. Oui.

Vincent. Chez le frère de Sydney.

Christine. Qu'est-ce que tu faisais chez le frère de ton patron ? Comment s'appelle-t-il, d'abord ?

Vincent (*Rectifiant.*) Comment s'appelait-il.

Christine (*Effrayée.*) Que lui est-il arrivé ?

Vincent. J'étais allé chez lui pour mettre au point un cambriolage. Le casse du siècle. Deux ans de préparation. Les plans, les horaires, les alarmes, le fourgon. Un travail d'orfèvre. C'était pour mardi prochain, à l'heure de la relève, et cela nous aurait rapporté de quoi ne plus jamais remettre les pieds dans un musée...

Christine. Tu m'avais promis de ne pas recommencer ! (*Un temps. Puis brusquement excitée.*) Où est-ce que ça doit se passer ? Qu'est-ce que ça va vous rapporter ?

Vincent. Malheureusement, ma chérie, nous ne le saurons jamais. (*Il s'effondre de regret.*) Tu as descendu mon complice ce soir !

Christine. Quoi ? Jean-Robert ?!

Vincent. Je ne pouvais pas me douter qu'il
fricotait avec plusieurs bandes !

Dorothée (*Arrivant du haut de l'escalier, radiense.*)
Monsieur, madame ! Pour le déjeuner de demain, j'ai
pensé à un bœuf à la ficelle !

Le rideau tombe.

ADLT Collection

@ 2021, Camille Alven
camille.alven@mail.fr

CAMILLE ALVEN

Sous couverture

Il y a des soirées où tout va bien. Et puis il y a celle-ci.

Un orage sur Auteuil. Un sous-sol où il y a beaucoup trop de pièces de musée. Une porte sur laquelle on frappe toutes les dix minutes.

Et, au fond de la chambre, une couverture roulée dont il faudrait vraiment s'occuper avant le dessert.

Tout le monde ment. Personne ne ment à la même personne. Et il n'y a pas une minute pour souffler !

